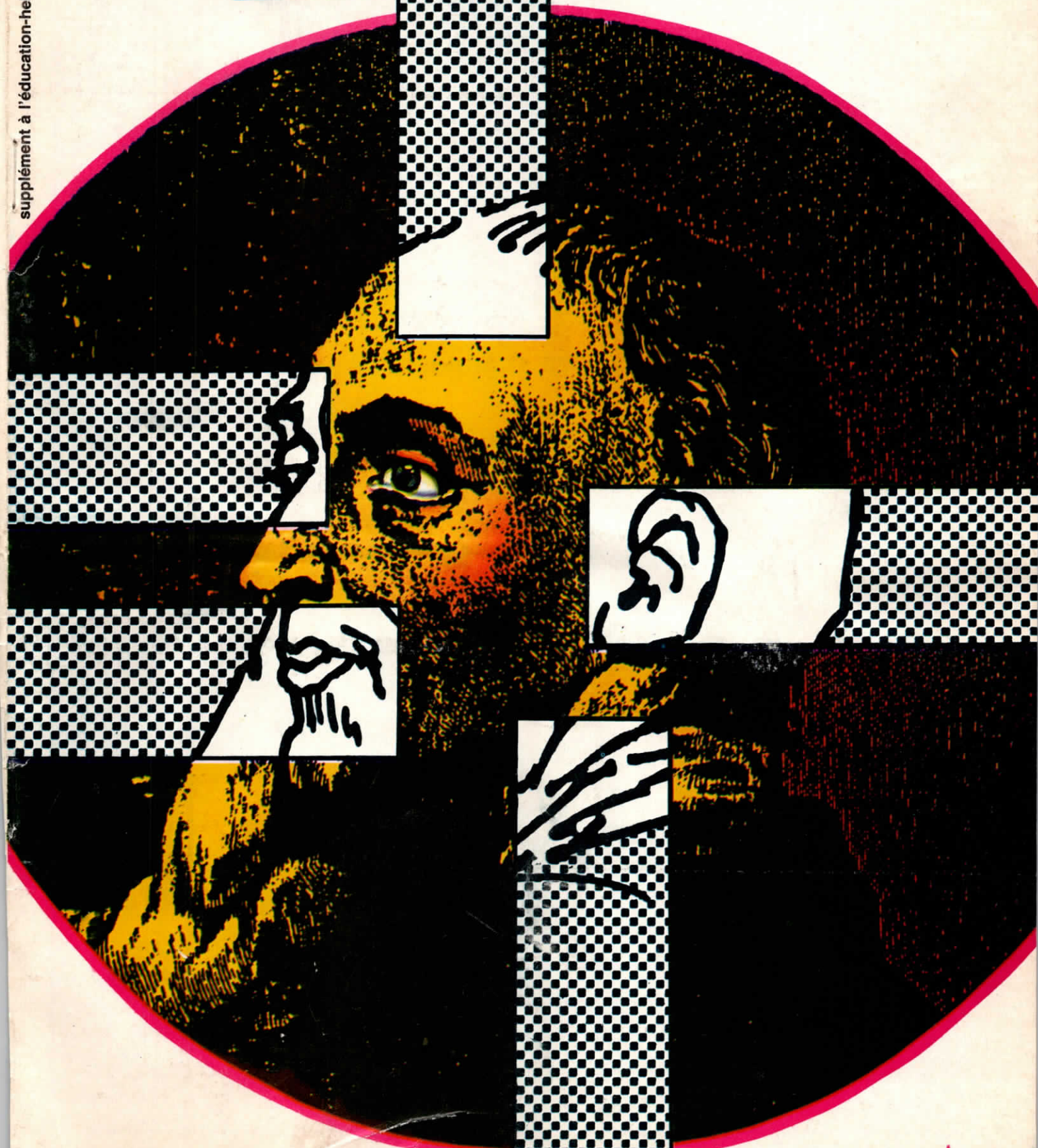


supplément à l'éducation-hebdo n° 64 du 10 mai 1984

Magazine

L'EDUCATION

ISSN 0754-9717



DENIS DIDEROT

1713-1784

ENSEIGNANTS DES OUTILS DE TRAVAIL SOUPLES A UTILISER EN CLASSE

5 COLLECTIONS DE DIAPOSITIVES

Pour le premier degré

INCITATION A L'EXPRESSION

(41 dossiers)

Comment susciter chez l'enfant, par l'image, le son et la poésie le désir de s'exprimer et de créer.

Chaque dossier : 12 diapos, 1 livret, 1 cassette sonore ou 1 disque

DOSSIERS PÉDAGOGIQUES AUDIOVISUELS « RADIOVISION »

(RVE - 75 dossiers)

Approche du monde vivant et initiation esthétique.

Comment découvrir les formes, les couleurs, les matières...

Chaque dossier : 12 diapos, 1 livret, 1 cassette sonore ou 1 disque

Pour le second degré

DOSSIERS PÉDAGOGIQUES AUDIOVISUELS « RADIOVISION »

Classes de 6^e et 5^e (environ 200 dossiers)

Comment découvrir la vie; de nos ancêtres, leur environnement : comment éduquer le regard et la sensibilité esthétique.

Chaque dossier : 16 diapos, 1 livret, 1 cassette sonore ou 2 disques

DIATHÈQUE

(150 dossiers)

Cette collection offre des documents d'une grande variété dans le domaine des sciences humaines et sociales, des sciences, des arts et de l'expression et du langage.

Chaque dossier : 12, 24 ou 36 diapos, 1 livret

ACTUALITÉ DES ARTS PLASTIQUES

(40 dossiers)

Revue thématique sur la création contemporaine (peinture, sculpture, design, architecture...)

Chaque dossier : 24 diapos, 1 livret

RENSEIGNEMENTS ET VENTE PAR CORRESPONDANCE

Centre National de Documentation Pédagogique
Division des Ventes
BP 107-05/75224 PARIS CEDEX 05/Tél. 329.21.64

un pont plus loin 3

L'AIR DU TEMPS

à ras le bitume 4
April in Paris

LIBRE PARCOURS

Régine Deforges 8
la rançon du succès

MAGAZINE

une AIJ qui tombe du ciel 15
une année pour les jeunes : qu'est-ce qu'on en fait ?

DOSSIER

18

DENIS DIDEROT 1713-1784



*Il aura fallu attendre deux cents ans après sa mort
— le 31 juillet 1784 — pour que Diderot
soit enfin officiellement honoré dans son pays,
à l'initiative de l'Association française
pour les célébrations nationales.
L'éducation se devait de participer, à sa manière,
à cette année Diderot, qui contribuera
à rendre, enfin, au Philosophe,
sa vraie et grande place dans l'histoire de nos lettres.*

IMAGES D'AILLEURS

le caméléon avance lentement 53
l'école au Bénin

Couverture et dessins de Rémi Bernard d'après un document de la Bibliothèque nationale. Photos — p. 9, 11, 12 : Lot ; p. 19 et 50 : Bibliothèque nationale ; p. 22 : Alinari/Viollet ; p. 23 : Roger-Viollet ; p. 27 : N.D./Viollet ; p. 31 : Harlingue/Viollet, Jean-Loup Charmet/Comédie-Française ; p. 33 : Roger-Viollet ; p. 34 : N.D./Viollet ; p. 45 : Roger-Viollet ; p. 53 et 55 : Nicole Gauthier.

Ce numéro comporte un encart (I à VIII) entre les pages 28 et 29.

supplément
à l'éducation-hebdo n° 64
du 10 mai 1984

Magazine

L'ÉDUCATION

L'ÉDUCATION

**fondé en 1945
par Gustave Monod
et Louis Cros**

hebdomadaire publié par « L'éducation », association sans but lucratif.

direction

directeur: André Lichnerowicz; administrateur délégué: Léon Silvéreano.

rédaction

rédacteur en chef: Maurice Guillot; rédacteur en chef adjoint: Jean-Pierre Vélis; conseiller pédagogique: Louis Porcher; secrétariat de rédaction-maquette: Suzanne Adelis, Michel Bonnemayre; informations: Michaëla Bobasch, Nicole Gauthier, Cécile Guiochon, René Guy; documentation: Pierre Ferran, chef de rubrique-Bernard Blot, Anne Carpentier, Christian Cousin, Claudine Dannequin, William Grosin, François Mariet, Claude Moreau; lettres, arts, spectacles: Bernard Blanc, Jacques Chevallier, Jacques Erwan, Etienne Fuzellier, Hubert Haddad, Raymond Laubreaux, Odile Limousin, Pierre-Bernard Marquet, Georges Rouveyre; correspondants: Elisabeth de Blasi, André Caudron, Odile Cimetière, Pierre Rappo, Jean-Jacques Schaettel, Gérard Sénéca.

conseil d'administration

bureau: André Lichnerowicz, président; Georges Belbenoit et Léon Silvéreano, secrétaires généraux; Yves Malécot, trésorier; Robert Mandra, Robert Mélet, Philippe Vianay.

membres: Lazarine Bergeret, Michel Bonnemayre, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Hélène Beyhaut, Anne-Marie Franchi, Nicole Gauthier, Emile Gracia, Lucien Géminard, Michel Gevrey, Hélène Hervet, Colette Magnier, Georges Petit, Raymond Toraille, Yvette Servin.

publicité-développement

Martine Cadas, Francisca Sol.

**rédaction, publicité
annonces, abonnements**

2, rue Chauveau-Lagarde

75008-Paris

Tél.: 266-69-20

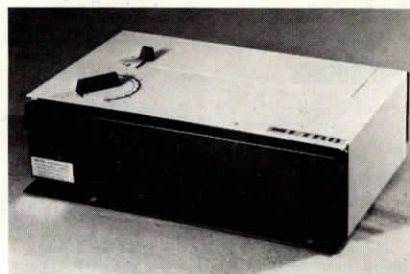
le numéro hebdomadaire: 5 F
hebdomadaire + magazine: 15 F
abonnement annuel:
France 200 F (T.V.A. incluse)
étranger 250 F
(CCP 31680-34 F La Source).

METRO DUPLICATEURS S.A.

50, RUE ÉTIENNE-MARCEL, PARIS 2^e - TÉL. 236.38.30

THERMOFLEX

Thermocopieur pour l'établissement en quelques secondes d'un cliché hectographique - transparent si on le désire - pour duplicateur à alcool, d'un transparent pour la projection par rétro-projecteur, d'un thermo-stencil pour duplicateur à encre. Autres fonctions: monocopie, plastification.



MAJOR II Portable :

Duplicateur à alcool manuel en coffret portable avec poignée de transport. Réglage de la force d'impression. Débrayage automatique du rouleau de pression. Format maximum: 240 x 345 mm. Sur option: Rampe d'injection de la solution alcoolisée, housse.



METRO, UN ENSEMBLE COMPLET DE REPRODUCTION

DOCUMENTATION GRATUITE E SUR SIMPLE DEMANDE

Clubhotel

Saint-Raphaël

en multipropriété-Clubhotel.

757 F* par mois

* Appartement 4 personnes / Type E / 14 jours en juin/juillet
Taux de crédit: 15,50% (hors assurances)
Apport initial: 10 000 F
Durée du crédit: 7 ans
Coût total du crédit et des assurances: 63 546 F

La résidence en multipropriété Clubhotel de Saint-Raphaël, présente une conception originale qui vous permet de choisir, soit un rez-de-jardin, soit un duplex, soit même une villa (tous entièrement équipés), que vous retrouverez chaque année, pour y avoir acheté, une fois pour toutes, le temps de vos vacances.

Clubhotel
738.15.15

"La propriété de vos vacances"

Bon à retourner au siège Clubhotel - 30, rue d'Orléans - 92200 Neuilly-sur-Seine

Je désire recevoir gratuitement, et sans engagement de ma part, votre documentation en couleurs sur la nouvelle Résidence à Saint-Raphaël en multipropriété-Clubhotel.

Nom _____
Adresse _____
Tél. dom. _____
Tél. bur. _____

Accueil
90, Champs-Élysées
75008 Paris

EDU 1

UN PONT PLUS LOIN

C'est fait : la France est au futur. Elle sera câblée. Sillonnée de fibre optique. Dans les vingt prochaines années, l'État investira 50 milliards de francs dans l'opération. Ainsi en a décidé le Conseil des ministres en ce début de mai. Comme quoi l'avenir ne cesse pas de commencer. Il arrive même qu'il démarre plus vite que nous ne l'imaginons.

Le câblage ? Grossièrement, une installation de même envergure que celle de l'électricité ou du téléphone, mais là où ne passait hier qu'une source d'énergie ou qu'une seule communication, il pourra circuler demain des dizaines de messages, son et image confondus, avec, de surcroît, la possibilité de relations interactives (pour plus de détails, se reporter à son journal scientifique habituel). L'État installe et entretient le réseau, il conserve le monopole de la distribution. Il passe ensuite une convention de location avec une société d'exploitation — type société d'économie mixte — présidée par un élu local.

C'est énorme. C'est un pari. C'est même un énorme pari. S'il réussit, la France aura fait un bond prodigieux dans le domaine de la communication. Mais déjà certains s'interrogent : à quoi ça sert tout ça ? Communiquer, disent-ils, mais communiquer quoi ? Des programmes, quels programmes ? Qui les invente, qui les réalise ? Implicitement, lors-

qu'on s'interroge de cette manière, le plus souvent on veut dire : « Qui va faire, pour moi et à ma place, les programmes que je vais douillettement consommer ? » Bon, MM. Mexandeau (P.T.T.) et Fillioud (Techniques de la communication) ont fait leur travail, c'est au tour de MM. Lang (Culture) et Savary (Education nationale) d'entrer dans la partie. Parce que si le câblage de la France est aujourd'hui un enjeu industriel, technologique, financier, il est aussi pour demain un fabuleux défi culturel et éducatif. Pour faire des programmes il faut non seulement de l'argent et des moyens techniques, il faut essentiellement de l'imagination et donc de la matière grise. Or, jusqu'aux dernières nouvelles, il existe une assez belle densité de matière grise dans les établissements scolaires et universitaires. C'en est même, quantitativement, la mine la plus importante. Autrement dit, une richesse qu'il est stupide de ne pas exploiter.

A trois conditions toutefois : qu'on finisse par admettre que tout ce qui relève de l'éducation n'est pas synonyme de grisaille et d'ennui, qu'on mette enfin au jour l'indispensable formation nationale — des élèves et des enseignants — en ce domaine, qu'on veuille bien reconnaître, pour terminer, que le moment de la formation peut être aussi celui de la recherche et de la création. Pour que l'avenir commence encore en mai.

Jean-Pierre Vélis

à ras le bitume

"C'est l'printemps! Les manifs sont de retour. Vous allez voir: encore quelques-unes en mai et juin et puis hop! les vacances, plus personne. Ça reprend à la rentrée, en hiver c'est fini. Chaque année c'est pareil." Les chauffeurs de taxi, c'est connu, sont souvent philosophes, un brin analystes sociopolitiques. Et résignés. Le mien a mis au point ses itinéraires: Bastille, Nation, République, il sait que certains jours il vaut mieux les éviter: un jour il triomphe sur les sidérurgistes lorrains en colère, un autre les infirmières, un autre encore les professions libérales sans parler des laïques du CNAL qui, eux, flânaient plutôt tant le soleil était de la partie. Lui se moque des querelles de chiffres, tout ce qu'il sait c'est qu'à partir d'une certaine densité de manifestants au mètre carré ses journées sont passablement perturbées. En plus qu'on vient juste de changer la priorité d'accès aux carrefours! Priorité à gauche, il va falloir s'habituer.

Mon chauffeur de taxi est en prise directe avec l'actualité; au gré de ses courses dans Paris, il rencontre l'événement. Lorsque nous passons devant l'Assemblée nationale il peut penser à Mauroy et au vote de confiance que son gouvernement vient d'y obtenir: « Clarification ? Pas si sûr. P.C.-P.S., ça a toujours été comme ça: des amours difficiles. Moi, ça me rappelle le gouvernement Ramadier. Finalement, ils sont partis, les ministres communistes. » Plus

tard, en passant devant le Palais-Royal: « C'est comme pour les annulations des élections municipales par le Conseil d'Etat. C'est vrai que ça fait beaucoup de municipalités communistes qui tombent. » Depuis un moment la radio de bord distillait de la musique classique, au tournant d'une rue, brutalement on entend du rock: « Ces radios libres, c'est vraiment la pagaille. En plus il y aura bientôt de la pub, comme sur les périphériques. Enfin, faut bien qu'elles vivent... »

Assis sur la banquette arrière je me dis que la « philosophie » de mon chauffeur tient en peu de choses: il s'indigne de tout mais ne s'étonne de rien. Le Plan acier, les colères de Longwy, les déclarations de Lustiger, les critiques de Marchais et Krasucki, les propositions de Maire, les déclarations de Bouchareissas, tout y passe. En mars, on a dépassé le niveau record du chômage: 2 244 000 inscrits à l'A.N.P.E. et l'on dit que ça ne va pas s'arrêter. Je lui en fais la remarque et la réplique tombe, sèche et sans appel: « Du travail, quand vraiment on veut travailler, il y en a toujours. » Mon chauffeur, il risque de rouler un jour pour Le Pen. Embouteillage vers la rue du Louvre. On cause. On cause école. Normal: il a vu « Apostrophes ». Même qu'après il a acheté le bouquin de Maschino. D'ordinaire, ce genre de livre ça n'est pas exactement sa tasse de thé mais on fait tellement de battage avec tout ça qu'il a voulu en avoir le cœur net. Et c'est comme ça que **L'enseignement en détresse** de Jacqueline de Romilly, **Le poisson rouge dans le Perrier** de Jean-François Despin et Marie-Claude Bartholy ainsi que Maschino figurent parmi les best-sellers du moment selon le magazine Lire d'avril. Preuve que les Français s'intéressent à l'école sans doute parce qu'ils sont préoccupés par l'avenir de leurs enfants. Dommage qu'il n'y ait pas — ou si peu — d'autres lectures sur le sujet à leur proposer. A quand le best-seller vantant les mérites de l'école publique? Entre deux courses, mon chauffeur de taxi a le temps de lire le journal. En vrac, il a enregistré des événements internationaux: l'expulsion des diplomates libyens à Londres, la

visite de Reagan en Chine, le dixième anniversaire de la « Révolution des œillets » au Portugal, des troubles au Cameroun, un coup d'Etat en Guinée, mais ce sont trois faits plus spectaculaires qui l'ont marqué. **Un gag morbide**: un Roumain « tombe » d'une fenêtre de l'ambassade roumaine à Paris. Il meurt. D'un coup de couteau. A l'ambassade on n'est pas au courant. **Une foule énorme**: presque deux millions de Brésiliens dans la rue scandant « Diretas ja ! » (des élections directes maintenant) dans l'espoir que cesse la dictature militaire. Le Congrès ne les a pas entendus. **Une iniquité filmée**: en novembre 1979 un commando du Ku Klux Klan attaque une manifestation contre le racisme en Caroline du Nord. Cinq morts, six blessés. L'attaque a été filmée. On a montré le film aux membres du jury du tribunal. Tous blancs. Ils ont été acquittés. « J'ai vu ça à la télé, dit le chauffeur de taxi, je n'en croyais pas mes yeux. Ça, c'est vraiment un truc grave et pourtant on n'en a presque pas parlé. Chez nous, ça ne se passerait pas comme ça ! »

Mais mon chauffeur de taxi est aussi amateur de polars et de science-fiction. Il connaît Vautrin et Hammett sur le bout du doigt. En S.F, c'est le « space-opera » qu'il préfère. En ce moment il est gâté: la réalité dépasse la fiction. Suspense avec la navette Challenger... et succès. Maintenant on va même réparer les satellites en panne. Le chantier de l'espace, c'est pour demain. Et tout ça grâce à la Foire du Trône. Canular? Non, la NASA s'est inspirée de certains manèges pour mettre au point les simulateurs de vol pour l'entraînement de ses astronautes. Cocorico! Le plus grand manège du monde — le Colossus — est français. En attendant c'est en Australie qu'est née Zoé, le premier bébé issu d'un embryon congelé. « On n'arrête pas le progrès ! » lance, profond, mon chauffeur de taxi. Au moment où je règle ma course, la radio balance un air de jazz. Pas d'erreur, c'est du Count Basie. « Maintenant, pour lui, le printemps c'est pour toujours » lâche, poète, mon chauffeur. On en apprend, au ras du bitume.

Jean-Pierre Vélis

► La Croix
du 13 avril

Le président de la République et le gouvernement connaissent ces jours-ci leur pire épreuve depuis le printemps 1981. Beaucoup de ces hommes et de ces femmes qui, venus de Lorraine, vont crier dans les rues de Paris leur déception sont le symbole même de ce peuple de gauche qui les a portés au pouvoir. Dans une dizaine de jours, ce sont à nouveau des électeurs de gauche qui, encadrés de leurs responsables politiques, vont, avec le CNAL, manifester une autre déception et chercher à faire revenir le gouvernement sur son projet scolaire. Voilà donc un pouvoir face aux mécontentements des siens à la fois dans un domaine économique et social et dans un domaine idéologique. Il faut ajouter à ce tableau des perspectives sombres sur le chômage et le dur constat du Fonds monétaire international sur l'inflation en France et sur les difficultés de la croissance. On pense alors que le président de la République n'avait pas tort d'employer récemment dans des conversations privées l'expression: « Paroxysme des difficultés. » F. Mitterrand

compte sur ce « paroxysme » pour mieux faire apparaître la détermination du gouvernement.

Noël Copin

► Le Matin
du 2 avril

François Mitterrand, lui, a choisi d'affronter la crise. Il ne compte pas que le beau temps reviendra avant longtemps et navigue aux instruments, la barre fixée une fois pour toutes sur un cap lointain qu'il sait ne devoir atteindre qu'après avoir essuyé maintes tempêtes. Son tempérament pourtant ne le porte pas, comme on en soupçonnait le général de Gaulle, à se réveiller chaque matin en s'écriant: « Levez-vous, orages désirés ! ». Il ne pouvait non plus ignorer que son équipage allait gronder, réclamer que l'on réduise la voile, voire qu'on mette à la cape, en attendant peut-être de fomenté quelque mutinerie. S'il a pris le risque des décisions impopulaires, donc forcément dangereuses, du Conseil des ministres de mercredi, c'est donc bien qu'il est convaincu qu'il n'existait pas d'autres chances d'avenir pour la sidérurgie et pour l'économie françaises, confrontées à la compétition internationale dans un espace européen ouvert dans lequel il n'entend pas élever de barrières protectionnistes. Rien de ce qui arrive ne peut véritablement le surprendre. Ni la fronde de Georges Marchais invitant les travailleurs à faire échec au plan gouvernemental, ni l'unanimité syndicale contre celui-ci, ni l'incompréhension, voire le refus d'une fraction — difficile encore à estimer —

des socialistes, ni les violentes manifestations des ouvriers sidérurgistes.

Guy Claisse

► **Le Monde**
du 6 avril

C'est donc de la sueur et des larmes que nous annonce M. François Mitterrand. De la sueur parce qu'il faudra beaucoup travailler pour créer l'industrie moderne et compétitive que le chef de l'Etat appelle de ses vœux : des larmes parce qu'il faudra aussi accepter des milliers de suppressions d'emplois, des fermetures d'usines, des déplacements d'industries d'une région à l'autre. Il est loin le temps où le chef de l'Etat et son gouvernement pensaient retrouver une croissance économique forte (3% par an au début, plus ensuite), grâce à une relance de la consommation. La croissance économique sera ce qu'elle sera, c'est-à-dire probablement faible pendant des années, compte tenu des problèmes financiers. Mais surtout, c'est l'investissement qui la tirera, la provoquera, et pas n'importe quels investissements : les équipements productifs, a bien précisé M. Mitterrand. Après le blocage des prix et des salaires de juin 1982, après la réduction de la protection sociale à l'automne de la même année, après les impôts supplémentaires et les mesures de rigueur financière de mars 1983, voici venu le temps de l'affirmation — claire et nette — de la priorité absolue donnée à l'industrie et à l'investissement sur toutes autres considérations. De la priorité absolue donnée à la santé des entreprises sur le mieux-vivre des familles. L'objectif, à l'évidence désigné, est une France forte et indépendante, ouverte sur le monde, quel qu'en soit le coût social, humain et financier. C'est par ce cheminement — très éloigné du schéma de départ — que

le pays peut retrouver la prospérité sans sacrifier l'essentiel. D'une certaine façon, le président de la République privilégie le long terme et les années 1990 au détriment de l'avenir immédiat. C'est un choix courageux qui implique des sacrifices et pose des questions.

Alain Vernholes

► **Le Nouvel Observateur**
du 27 avril au 3 mai

« *La rupture est inévitable.* » Depuis la détestable séance parlementaire du jeudi 19 avril, où pourtant l'ensemble de la gauche vota la « confiance » à Pierre Mauroy, cette même certitude s'exprime chez les communistes comme parmi les socialistes. Personne, certes, ne se hasarde à prédire quand la cassure pourrait se produire — avant ou après les élections européennes ? — ni comment — par quelle procédure ou à l'occasion de quel incident — elle interviendrait. Quelques-uns continuent même de penser que si les communistes venaient à se convaincre que la majorité conserve — ou retrouve — une chance raisonnable de gagner les législatives de 1986, l'« union » pourrait reprendre un peu de vigueur. Mais — comment le nierait-on ? — l'irritation l'emporte dans l'esprit des partenaires ; le pessimisme aussi, à mesure que la volonté fait place à un sentiment de fatalité. L'opération « confiance » n'avait pourtant pas si mal commencé. Pierre Mauroy, sans agressivité particulière, avait très clairement affirmé : « *Le gouvernement maintient et maintiendra fermement ses choix.* » Il demandait donc que soient ratifiés ces « choix » : l'assainissement financier, la limitation du pouvoir d'achat, les restructurations (avec résorption des « sureffectifs ») dans les charbonnages, la

construction navale, la sidérurgie ; le plan acier, les mutations dans l'industrie du téléphone ou l'automobile, etc. Tout y était, et l'on est en droit de soutenir, comme le fait Mauroy, que les communistes, en votant finalement « pour », ont accepté, signé, autorisé l'ensemble : à eux de se débrouiller avec leurs contradictions !

Georges Mamy

► **Révolution**
du 13 au 19 avril

On nous dit, par exemple, que la sidérurgie française est coûteuse. Mais pourquoi en est-il ainsi ? Parce que, de 1974 à 1981, la droite et le patronat ont puisé dans les caisses de l'Etat soixante milliards pour casser des usines et licencier quarante-cinq mille travailleurs. La preuve a ainsi été faite que plus on affaiblit notre sidérurgie, moins elle est compétitive et plus elle coûte cher au pays. C'est cette logique, celle du déclin, que la gauche a décidé de combattre de toute la force des engagements pris en 1981. C'est dans cette voie qu'elle a marqué des points, dans cette voie qu'elle peut en marquer d'autres. A condition qu'elle affirme clairement sa volonté, sa volonté tenace, de combattre la crise par l'arme d'une nouvelle croissance, d'une modernisation ambitieuse de notre économie, d'une grande politique de l'emploi productif, de la rigueur contre les gâchis, les exportations de capitaux, les spéculations de toutes sortes. Et c'est seulement ainsi que, face à une droite déchaînée et assoiffée de revanche, la gauche pourra mobiliser et rassembler les forces indispensables à sa réussite. Les travailleurs de la construction navale en donnent l'exemple. Leur intervention et leurs luttes ont permis de faire reculer les

projets patronaux de fermeture des sites et d'obtenir de premières commandes. Cela ne règle certes pas tout mais montre qu'il est possible de combattre la crise avec succès et de faire du neuf.

Guy Hermier

► **Libération**
du 16 avril

Le drame de la région de Longwy c'est celui d'une collectivité aujourd'hui prisonnière d'une culture industrielle obsolète. Il s'agit moins aujourd'hui de « changer la vie » comme la gauche le proclamait encore en 1981 que de « changer la culture ». C'est finalement la question que posaient les sidérurgistes lorrains en traversant Paris : quelle autre culture allez-vous nous offrir, Monsieur Mitterrand ? C'est à cette question qu'il a choisi de ne pas répondre en ne recevant pas leur délégation. En effet, sur ce sujet, il n'avait rien d'autre à dire que des généralités. Cette entreprise est rendue délicate par l'affaiblissement continu des centrales syndicales. Le Programme commun supposait leur puissance. Leur effilochage, dans un pays déjà peu syndicalisé, oblige l'instance politique à s'interroger effectivement sur ce que Mitterrand lors de son voyage américain avait appelé « la dislocation du social ». Si la tâche de l'Etat est bien de rendre les initiatives privées possibles, de les libérer le plus possible, Mitterrand peut dire à bon droit que cela ne dépend plus totalement de lui. On ne saurait mieux définir la contradiction dans laquelle se trouve la majorité de gauche. Rien en effet ne la prépare à avoir de l'imagination en dehors de la pratique étatique. C'est justement là, tout le problème que Mitterrand doit aujourd'hui affronter.

Serge July

week-ends

Londres	340 F
Amsterdam	230 F
Genève	260 F
Bruxelles	210 F
aller-retour (hôtel à partir de 70 F)	

ponts à partir de 710 F

Florence - Venise - Berlin - Madrid - Barcelone - Copenhague - Prague - Vienne - Munich - Jersey - Vallée du Rhin - Lacs suisses - Châteaux bavarois.

Vacances d'été - grands circuits

U.R.S.S./Paris-Moscou	2/7 à 21/7 25/7 à 13/8 21/8 à 9/9	4 950 F
tour d'Europe	2/7 à 23/7 25/7 à 15/8	4 120 F
Cap-nord	2/7 à 28/7 25/7 à 20/8	3 520 F

Vacances d'été - circuits 12 à 17 jours

Espagne/Portugal	2/7 à 14/7 17/7 à 29/7 31/7 à 12/8 20/8 à 2/9 10/9 à 22/9	2 850 F
Italie	3/7 à 15/7 17/7 à 29/7 31/7 à 12/8 21/8 à 2/9 4/9 à 16/9	2 850 F
Scandinavie	2/7 à 15/7 1/8 à 14/8	2 950 F
Grèce	2/7 à 18/7 24/7 à 9/8 21/8 à 6/9 11/9 à 27/9	3 400 F
Maroc	2/7 à 19/7 23/7 à 9/8 21/8 à 7/9	3 400 F
Europe centrale	16/7 à 29/7 21/8 à 3/9	2 600 F
Ecosse	2/7 à 16/7 1/8 à 15/8	2 600 F

Nous tenons à votre disposition les fiches techniques correspondant à chaque voyage.



EDITIONS
RIDEAU ROUGE

24, rue de Longchamp
75116 Paris

distribution Chappell S.A.
25, rue d'Hauteville
75010 Paris 770-15-73

J.M. BARDEZ JEUX D'ECOUTE

Au seuil de la pratique musicale, cassettes d'information de l'oreille (maternelles, écoles primaires, jardins musicaux, débutants des conservatoires).

Sensibilisation à des rythmes, des timbres, des sons.

Préfaces d'Emile Leipp et de M. Abbadié.

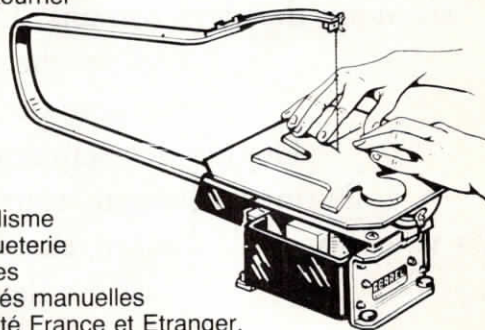
- Casette sensibilisation A1
- Casette sensibilisation A2
- Casette sensibilisation A3

La scie **ABAREL** coupe le bois... pas les doigts!



SCIE ELECTROMAGNETIQUE A BOIS

premier fabricant mondial
de scies électriques
à chantourner



- modélisme
- marqueterie
- puzzles
- activités manuelles
- Brevet France et Etranger.

Pour tous renseignements, s'adresser à :
ABAREL 34, rue Sambre et Meuse - 75010 PARIS.

Je désire une documentation détaillée sur la scie électromagnétique **ABAREL**, contre 2 timbres à 2 F.

Nom :

Adresse :

Code :

Ville

REGINE DEFORGES

Régine Deforges ou les malentendus de la notoriété.

Longtemps, sa célébrité d'éditeur a secrété d'elle une image erronée autant que stupide : son nom était synonyme d'immoralité, associé aux plaisirs pervers qu'on dissimule dans l'« enfer » des bibliothèques. Elle devait vivre dans les fumées de Satan — cuir, chaînes et fouets —, cette femme dont on a fait la « papesse de l'érotisme ».

Editeur aux livres saisis, poursuivie pour outrage aux bonnes mœurs, Régine Deforges n'a que le tort de sa passion : les livres.

Au vrai, elle cite plus volontiers Chateaubriand, Hugo, Eugène Sue ou Mauriac que le divin marquis ou quelque autre de ses émules.

A quarante-huit ans, elle prend une juste et stupéfiante revanche : ses deux derniers romans, **La bicyclette bleue** et **101, avenue Henri-Martin** (édités chez Ramsay) connaissent un succès comme on n'en avait pas vu de longtemps.

Depuis des semaines, ils caracolent en tête du box-office ; ils ont largement, tous les deux, dépassé le million d'exemplaires.

La voici sortie de l'enfer, entrée au paradis des auteurs populaires à grand succès. Et d'ailleurs **Le diable en rit encore.** ★



● Est-ce que vous pouvez me raconter un peu votre vie ?

Oh, la, la ! Je fais partie de ces gens qui reviennent de loin, comme on dit. Rien ne me prédisposait à être écrivain, éditeur ou libraire. J'ai été élevée dans une famille de la petite bourgeoisie de province où les filles n'apprenaient pas de métier mais étaient vraisemblablement destinées au mariage — bien que l'on ne parle pas de ces choses-là. C'est seulement quand j'ai eu seize ou dix-sept ans que j'ai réalisé que je serais peut-être amenée à travailler. On ne m'en avait jamais parlé, jamais on ne m'avait demandé : « Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras plus grande ? » La première fois que j'ai travaillé c'était en Guinée où se trouvaient mes parents ; il n'y avait pas de lycée, rien du tout, on ne pouvait pas continuer ses études. Mon père m'a dit : « Il faut que tu travailles. » Il m'aurait dit une obscénité que ça ne m'aurait pas paru plus choquant ! J'ai trouvé un emploi dans une banque mais j'étais tellement nulle — mais tellement nulle ! — qu'on m'avait mise aux archives là où ne travaillaient ni les noirs ni les blancs mais les mulâtres, ceux dont on ne voulait pas, autrement dit la lie. La première fois que j'ai été payée, j'ai éclaté en sanglots. C'était complètement imbécile, mais l'idée d'être payée était pour moi une véritable humiliation. Donc, vous le voyez, je n'étais vraiment préparée à rien !

Un peu plus tard je suis devenue caissière au Crédit lyonnais de Konakry. Je vous jure : je comptais sur mes doigts sous la caisse tellement j'étais nulle. J'y suis restée deux ou trois mois puis mes parents sont rentrés en France. Je les ai suivis et comme je ne voulais pas

*On va vous dire : « Il faut mettre un peu d'amour, un peu de violence, un peu de sexe, un peu de ceci, un peu de cela, etc. »
Et alors ? Vous pouvez bien mettre tout ça, ça ne prend pas forcément. »*

retourner en Afrique, je me suis mariée avec un garçon que j'avais rencontré là-bas, qui avait une dizaine d'années de plus que moi. J'ai joué mon mariage aux dés, au 421, au bar du Marignan, je m'en souviens encore. Comme j'étais très sottée — j'avais des principes : dette de jeu = dette d'honneur — je me suis donc mariée avec ce garçon. J'ai voulu faire du théâtre ; je suis allée au cours Simon mais je n'ai pas pu me plier à la discipline de la mise en scène. Je suis tombée gravement malade pendant un an. J'ai eu un enfant. Durant toute cette période j'ai vraiment été ce que l'on appelle la « femme-enfant » dans toute sa splendeur ; quand je pense à ma sottise d'alors, je suis assez effarée. Mais je crois que ce sont les livres, une sorte de passion pour la lecture qui m'a sauvée. J'ai su lire dès l'âge de trois, quatre ans et, par chance, mes parents ne s'y sont pas opposés bien qu'il n'y ait pas eu de livres dans la maison. Tout de même maman m'achetait des livres et tous les journaux que je voulais, les Spirou, les Bernadette, La semaine de Suzette, les Lisette, etc. On avait tout.

Je me suis sauvée, j'ai quitté mon mari et je suis retournée en Afrique où j'ai rencontré un médecin qui m'a mise en rapport avec les gens du Drugstore des Champs-Élysées qui cherchaient une vendeuse pour le rayon librairie. C'est ainsi que j'y ai travaillé un ou deux ans ; j'y suis entrée sans rien connaître de ce métier, sans même savoir la différence entre un distributeur, un éditeur, etc. Je ne savais rien, mais ça m'a tellement plu de me retrouver dans le seul univers que j'aimais — celui des livres — qu'en un mois, un mois et demi, j'avais compris tout le mécanisme de la librairie.

Par la suite j'ai ouvert pas mal de librairies en province, puis j'ai circulé sur les routes de France pour le compte de Jean-Jacques Pauvert. Enfin j'en ai eu assez et j'ai voulu me mettre à mon compte en créant un service de vente de livres par correspondance.

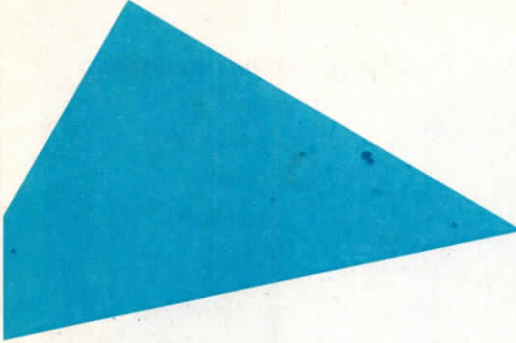
A ce moment-là il n'y avait pas de livres érotiques mais une littérature clandestine — **Emmanuelle** sortait à peine. En mars 1968 j'ai publié **Le con d'Irène** d'Aragon qui a été saisi dans sa totalité. En réalité je ne l'avais publié que pour gonfler un peu mon catalogue de librairie mais cette saisie m'a lancée car la presse s'est emparée du fait qu'une femme ait publié ce genre de livre ; tout le monde a pris fait et cause pour moi mais, en réalité, sur un malentendu : parce que j'étais une femme qui publiait un livre scandaleux — le seul de ce genre dans mon catalogue. A partir de ce moment, tout ce qui m'avait été prédit m'est arrivé : tous mes livres ont été systématiquement saisis et, comme si ça ne suffisait pas, j'ai été inculpée pour outrage aux bonnes mœurs. Bref c'était assez catastrophique et je ne tenais que grâce aux avances que me consentaient les imprimeurs qui me poussaient à continuer. Là encore, mon ignorance faisait merveille car les chiffres et moi c'était tout à fait incompatible. Depuis j'ai acquis des notions de comptabilité, mais trop tard ! J'ai tenté de remonter une maison d'édition mais j'ai vécu des années épouvantables. Je n'avais plus rien. Que des dettes.

• **Comment êtes-vous devenue écrivain ?**

Depuis longtemps je voulais écrire. Mais je n'y parvenais pas :

j'avais un empêchement physique qui me venait d'une affaire qui s'était passée quand j'avais quinze, seize ans. J'étais physiquement empêchée d'écrire devant une page blanche et je tiens pour un miracle d'y être pourtant parvenue. Je le dois à l'auteur d'**Histoire d'O** avec qui j'ai fait un livre d'entretien (**O m'a dit**, chez Pauvert). Nous l'avons écrit ensemble et, à cette occasion j'ai écrit deux ou trois pages sur le thème de la jalousie. Je pense que c'est cela qui m'a, en quelque sorte, décoincée. Ensuite, comme depuis longtemps je voulais écrire l'histoire de mes grand-mères, j'ai pu m'y mettre et cela s'est appelé **Blanche et Lucie** puis est venu **Le cahier volé** (les deux titres chez Fayard) qu'il fallait absolument que j'écrive pour me débarrasser définitivement de cette histoire d'empêchement. Ce livre, je ne l'ai jamais relu et je supporte assez mal qu'on y fasse allusion car, quand on me dit qu'on résoud ses problèmes par l'écriture ou l'analyse, je veux bien mais ça me fait doucement rigoler car en écrivant ce **Cahier volé** je n'ai absolument rien résolu de mes peurs, de ce qui s'était passé à un certain moment quand j'étais petite. Ce livre est un best-seller dans les lycées auprès d'adolescents de quatorze, quinze ans, qui m'écrivent encore des lettres à son sujet.

Je ne voulais absolument pas tomber dans le genre autobiographique, même déguisé — cette littérature féminine, ces auteurs qui ne savent parler que de leur nombril, je trouve cela tout à fait insupportable. Comme par ailleurs, à cette époque, j'ai définitivement sauté en tant qu'éditeur (pour des raisons politiques, cette fois, à cause d'une petite collection « Les grands hommes » que j'étais



alors), il fallait bien que je fasse quelque chose, que je trouve un moyen de vivre. Je n'avais plus rien ; on m'a proposé d'écrire des scénarios et j'en ai fait qui sont devenus les **Contes pervers**, un très mauvais film. Là encore je me suis fait avoir comme dans un bois.

• **Pourquoi ?**

Je n'avais pas compris qu'on jouait sur mon nom, que le film était pré-vendu avant même qu'on ait donné le premier tour de manivelle. En plus j'étais d'une ignorance complète de ce milieu, si bien que j'ai bricolé cela toute seule avec des gens pas très bien. Claude Durand, chez Fayard, m'a alors demandé d'écrire vraiment les nouvelles qui n'étaient jusque-là que des scénarios. J'ai d'abord refusé car je n'en avais pas du tout l'intention, m'étant alors lancée dans une histoire mérovingienne. Et puis je les ai tout de même écrites et ça n'a pas trop mal marché. Par la suite j'ai sorti **La révolte des nonnes** sur lequel je comptais beaucoup. J'étais persuadée que ce livre marcherait bien parce que je l'aimais bien — c'est celui que je préfère, d'ailleurs. Il a certes très bien marché mais pas suffisamment pour me sortir d'affaire.

Je voulais absolument échapper au genre autobiographique ou érotique si bien que lorsque Jean-Pierre Ramsay m'a suggéré de réécrire **Autant en emporte le vent** j'ai commencé par lui dire qu'il était complètement fou et puis, finalement, je m'y suis mise : et c'est comme ça que **La bicyclette bleue** a commencé.

Je me suis dès lors passionnée pour la Seconde Guerre mondiale que je ne connaissais pas du tout ;



j'ai fait un travail de fourmi, d'archiviste, d'une méticulosité presque maladive, et plus ça va, plus ça se passe comme ça. Le livre a eu le succès que vous savez. Voilà mon itinéraire. Rien ne me préparait à être ce que je suis aujourd'hui mais je sais maintenant que c'était vraiment cela que je devais faire, que c'est là-dedans que je suis le plus à l'aise, même si je vis dans des angoisses épouvantables. Dès que j'arrive ici le matin, je me mets à avoir des nausées face à cette machine à écrire mais je retrouve ce goût de raconter des histoires que j'avais à huit ans : je me raconte des histoires.

• **Est-ce qu'à partir d'un certain moment votre nom n'a pas été source de malentendu, comme pour le film dont vous parliez ?**

Bien sûr. En même temps, même si je n'avais pas imaginé que je deviendrais éditeur de livres érotiques, éditeur tout court en fait, ce nom il fallait l'assumer. Ce que je ne supportais pas dans toute cette histoire c'est qu'on interdise tous mes livres, c'est que certains, qui

aujourd'hui m'encensent, à cette époque me disaient : « Mais comment ! Une femme telle que vous ! Pensez à votre famille, pensez à vos enfants ! » J'avais l'impression d'être au pensionnat, convoquée dans le bureau de la mère supérieure : « Mais mademoiselle, qu'avez-vous encore fait ? Vous faites pleurer madame votre mère, vous faites pleurer madame votre grand-mère ! » C'était exactement la même chose, ce qui faisait que je m'obstinais — alors que je n'en avais pas les moyens matériels — parce que je ne supporte pas qu'on interdise au nom de quoi que ce soit la publication de ce type de livre, quitte à en répondre devant la loi.

• **N'y avait-il pas, en réalité, une part de calcul de votre part ?**

Mais pas du tout ! Bien sûr, comme me le conseillaient des gens comme Jérôme Lindon, Christian Bourgois, Tchou ou Claude Gallimard, j'aurais pu persévérer. Car tous mes ennuis m'ont valu une chose : au départ, dans l'édition française, je n'existais pas ; or j'ai



*Je ne projette pas beaucoup
dans l'avenir.
je vis vraiment
au jour
le jour.*

été la première femme éditeur de ce pays malgré mes procès et grâce à ma persévérance sans honte. Je ne voulais pas plier, si bien que je me suis battue avec le gouvernement Pompidou de l'époque pour essayer de faire abroger cette loi qui contraignait l'éditeur au dépôt préalable de tous ses livres, et cela toute sa vie durant. On a tout de même obtenu que cela soit ramené à un délai de cinq ans. Mais encore maintenant j'essaie que cette loi soit abrogée; elle ne le sera pas car elle peut servir à n'importe quel gouvernement. Si, auparavant, elle ne concernait que les publications destinées à la jeunesse, de Gaulle l'a fait élargir aux publications « de toute nature »: ainsi c'est Maspero qui peut tomber, les Editions de Minuit telles qu'elles étaient pendant la guerre, n'importe qui, un journal. Tant que cette loi existera, l'ensemble des publications est menacé. Même en ce moment cette loi sert. Prenez le **Journal officiel**: chaque semaine des livres sont interdits, seulement ce sont des livres vendus dans les sex-shops. De cela, personne ne parle, on s'en moque. Nous, les éditeurs aujourd'hui « convenables », rangés des voitures, nous ne sommes plus marginalisés: nous sommes récupérés.

• Il reste que dans certains cas, ce type de poursuite confère à ceux qui en sont l'objet une notoriété qu'ils n'auraient peut-être pas connue autrement...

Dans mon cas, en effet, cela m'a lancée mais ce n'est vraiment pas ce que j'avais prévu car tout, dans la vie, n'est que le fruit du hasard.

rables comme on n'en voit pas très souvent. Là encore on pourrait penser au calcul. Après avoir travaillé dans la librairie et l'édition, on peut se dire que vous en connaissez toutes les ficelles. D'où la question classique: est-ce qu'il y a une recette pour faire des best-sellers?

Non. Si je la connaissais, je l'aurais utilisée pour **La révolte des nonnes** et puis, d'ailleurs, tout le monde l'appliquerait. On va vous dire: « Il faut mettre un peu d'amour, un peu de violence, un peu de sexe, un peu de ceci, un peu de cela, etc. » Et alors? Vous pouvez bien mettre tout ça, ça ne prend pas forcément. De même vous pouvez être cuisinière, réussir une sauce ou une pâte un jour, et les rater un autre. Pourquoi ça prend? On n'en sait rien. Je vous assure que chez Ramsay on est surpris. On se doutait bien qu'on n'en vendrait pas moins que **La révolte des nonnes**, trente-cinq ou quarante mille — ce qui est déjà beaucoup — mais de là à ce qu'il y ait tout à coup ce phénomène... On peut toujours essayer d'expliquer après coup. Pour moi, je peux parler de l'émotion, par exemple: j'éprouve tout le temps de l'émotion pendant que j'écris. Si je raconte des choses abominables, je me mets dans l'état des personnages: je pleure, je souffre, tout mon corps participe.

• Avant tout, vous êtes une narratrice?

Oui, j'ai envie de raconter des histoires. On me dit souvent: « Tu pourrais peut-être approfondir les caractères de tes personnages », mais moi, en tant que lecteur, je n'aime pas qu'on m'ait trop mâché le travail, je n'aime pas qu'on me décrive trop précisément un personnage: il faut lui donner une dimension, certes, une forme que le lecteur puisse habiller à sa guise comme des poupées. Or le plus important quand on écrit, c'est d'éprouver soi-même un plaisir de lecteur, pas un plaisir complaisant, bien sûr. Quand j'écris une scène dramatique, que je la relis et que j'ai envie de pleurer, je me dis: « Là, tu as raison, c'est bien. » Je veux dire: ça marche. L'émotion passe.

• Pourquoi, en effet, ne pas approfondir, aller plus loin que la seule narration? Dans « 101 avenue Henri-Martin » le personnage du critique littéraire est le plus fouillé, le plus ambigu. Mais il est le seul. Est-ce un refus chez vous d'aller dans cette direction?

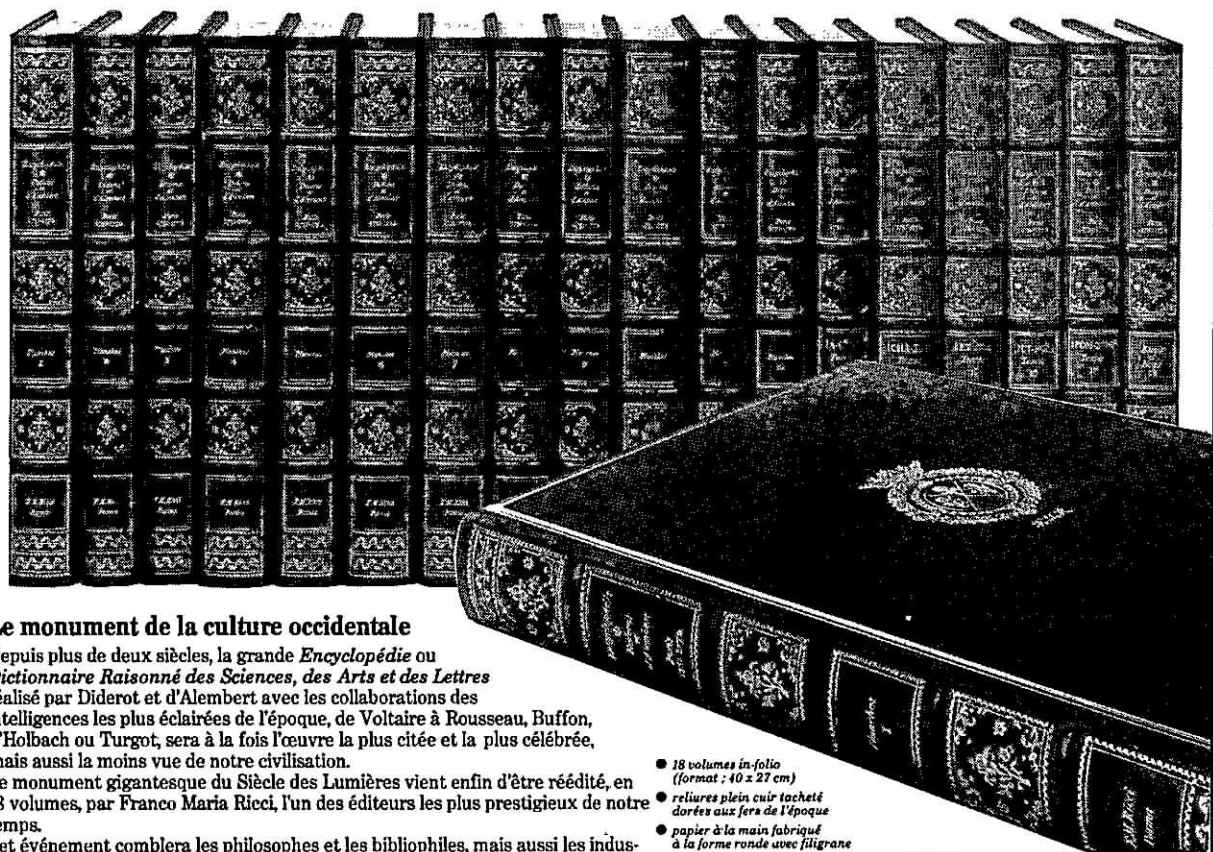
Je vais être tout à fait honnête: ce personnage me doit très peu puisqu'il s'agit de Maurice Sachs. On devrait l'identifier d'autant mieux que tout ce que dit le personnage du roman (Raphaël Mahl), ce sont des phrases que j'ai prises dans l'œuvre de Maurice Sachs car je ne crois pas que j'aurais été capable de créer un personnage aussi ambigu. Ce que j'aime dans ce type de roman, c'est que cela vous permet de montrer toutes les parts, bonnes ou mauvaises, d'un auteur. Disons que Maurice Sachs pourrait être la part la plus mauvaise qu'il y a en moi, mais qui, sans doute, ne s'exprimera jamais dans la vie. Je ne



Un événement mondial : la réédition en 18 volumes de la prestigieuse

Encyclopédie de Diderot et d'Alembert

le chef-d'œuvre du Siècle des Lumières enfin accessible à tous les amateurs



Le monument de la culture occidentale

Depuis plus de deux siècles, la grande *Encyclopédie* ou *Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Lettres* réalisé par Diderot et d'Alembert avec les collaborations des intelligences les plus éclairées de l'époque, de Voltaire à Rousseau, Buffon, d'Holbach ou Turgot, sera à la fois l'œuvre la plus citée et la plus célébrée, mais aussi la moins vue de notre civilisation.

Ce monument gigantesque du Siècle des Lumières vient enfin d'être réédité, en 18 volumes, par Franco Maria Ricci, l'un des éditeurs les plus prestigieux de notre temps.

Cet événement comblera les philosophes et les bibliophiles, mais aussi les industriels, les commerçants, les architectes, les artisans de toutes sortes qui y découvriront une documentation inestimable sur leur spécialité, ainsi que le lecteur curieux pour qui l'*Encyclopédie* constituera une source inépuisable d'informations et de rêves...

- 18 volumes in-folio (format : 40 x 27 cm)
- reliures plein cuir tacheté dorées aux fers de l'époque
- papier à la main fabriqué à la forme ronde avec filigrane

1.100 articles parmi lesquels...

- Agriculture
- Antiquités
- Art Militaire
- Charpenterie
- Chasse
- Chirurgie
- Ebénisterie
- Equitation
- Gravure
- Histoire Naturelle
- Horlogerie
- Imprimerie
- Lutherie
- Marine
- Mécanique
- Menuiserie
- Métallurgie
- Musique
- Orfèvrerie
- Poterie
- Serrurerie
- Tapisserie
- Théâtre
- Verrerie etc.

Dix-huit volumes in-folio, dont douze volumes de planches constituant l'atlas iconographique le plus vaste de l'ère moderne

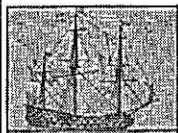
Réalisée au format de l'édition originale de Paris (1751-1772), l'*Encyclopédie* comporte cinq volumes de textes regroupant plus de 1.000 articles passionnants sur les idées, la politique, les arts, les techniques, les lettres et les sciences, plus douze volumes de planches reproduisant intégrale-



et des articles et une série d'études inédites dues à d'illustres spécialistes, comme Roland Barthes, Jorge Luis Borges ou Alain Pons.



ment, en fac-similé, la totalité des gravures originales, plus un volume d'analyse contenant 230 biographies, un index des planches



AVERTISSEMENT : Le nombre de collections disponibles est limité. Si vous désirez recevoir, sans engagement de votre part, une documentation complète sur la prestigieuse réédition de l'*Encyclopédie* réalisée par Franco Maria Ricci, retournez simplement le bon ci-contre à : E.B.S., Tour Maine-Montparnasse, 33, avenue du Maine, 75755 Paris Cedex 15.

BICENTENAIRE
DE DIDEROT

Demande de
Documentation
au sujet de
l'*Encyclopédie*
de Diderot et d'Alembert



Je désire recevoir, sans aucun engagement de ma part, une information complète sur l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert rééditée par Franco Maria Ricci.

NOM _____
PRENOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL | | | | | VILLE _____

Remplissez soigneusement cette Demande de Documentation sans engagement et retournez-la à :
E.B.S. Tour Maine-Montparnasse,
33, avenue du Maine, 75755 Paris Cedex 15

R.C. Paris 64 B 121

ED 26

WING



Pour vos kermesses :

- articles pour fêtes
- lots pour tombola
- coiffures
- articles de cotillon

Pour les colonies de vacances :

- matériel pour travaux manuels
- jeux et jouets de plein air

CATALOGUES GRATUITS SUR DEMANDE

EXPEDITIONS POUR TOUS PAYS



LES EDITIONS DU **cep** BEAUJOLAIS B.P. 441

69656 VILLEFRANCHE SUR SAONE CEDEX

Voyages de fin d'études

NAOURS

(Somme)

entre Amiens et Doullens

GROTTES-REFUGES
du III^e siècle

VIEUX METIERS
MOULINS A VENT

parc de jeux,
buvette, pique-nique
prix scolaires

renseignements :
Grottes Naours, 80114
Tél. : [22] 93-71-78

suis pas perverse comme lui, qui est un pervers profond. J'ai reçu des lettres me parlant du plagiat d'**Au-tant en emporte le vent**, j'aurais aimé que des gens laissent les phrases entières de Maurice Sachs que j'ai effectivement utilisées.

Dans ce type de livre, je n'ai pas le désir d'analyser; ce qui m'intéresse c'est la narration et, dès lors, c'est un peu curieux, certaines contraintes s'imposent à moi. Le déroulement, par exemple: au départ je pensais écrire cette histoire en un volume et si aujourd'hui elle couvre trois volumes, je ne le fais pas exprès; j'ai adopté un mode de narration lent, je suis obligée de suivre une chronologie et si par extraordinaire je saute deux mois, je me sens coupable. En fait, je suis piégée dans cette histoire.

• Dans ce même roman survient une scène curieuse qui n'a apparemment pas de justification dans le déroulement du récit: les deux héros se rendent à la propriété où vécut Chateaubriand pour y chercher une bouture d'un mélèze qu'il a lui-même planté: est-ce une pause délibérée dans le récit pour écarter un instant le lecteur de l'action principale et lui permettre de souffler?

Non, cette scène n'a aucune justification dans le récit. C'est bien une pause, mais pour moi. C'était cet été, j'étais prise de fatigue et d'angoisse, j'allais de la machine à mon lit, de mon lit à la machine en pleurant; victime d'anorexie, moi qui suis gourmande, j'ai perdu cinq kilos: je somatisais tout. Dans ce cas, quand je ne vais pas bien, je lis des livres que j'aime bien, là j'ai fait une fixation: je voulais absolument me rendre à la Vallée aux Loups.

J'y suis allée toute seule en voiture, sous la pluie. Cette pause qui vient comme un cheveu sur la soupe, c'est pour moi un peu une manière de m'aider à continuer. J'éprouve ce besoin de respirer, de souffler.

• Il n'empêche que vous ne choisissez pas n'importe quoi car ce n'est pas une idée banale que de désirer la bouture d'un arbre planté par Chateaubriand...

Ah oui, mais parce que j'en ai envie. Parce que j'ai une passion pour Chateaubriand. Je suis fétichiste en certains domaines. Chateaubriand fait partie des auteurs qui m'aident à vivre. Ce n'est pas une coquetterie: quand je lis n'importe quelle page de **La vie de Rancé** ou des **Mémoires d'Outre-tombe**, cette écriture, ce souffle me rentrent dedans. Ce doit être cela l'inspiration. J'ai besoin de l'inspiration des autres pour venir au secours de la mienne qui est défaillante.

• Au bout du compte, quel effet cela vous fait-il d'en être arrivée à votre situation d'aujourd'hui?

Je trouve cela tout à fait normal. Je ne projette pas beaucoup dans l'avenir. Je vis vraiment au jour le jour. Je me dis toujours: « On verra bien... » C'est peut-être cela qui m'a aidée à passer au travers de toutes ces choses désagréables, tous ces procès, toutes ces difficultés d'argent. C'était, je ne sais pas comment dire, c'était... secondaire.

Propos recueillis par
Jean-Pierre Vélis

une AIJ qui tombe du ciel

1985 : L'Année du buffle dans l'astrologie

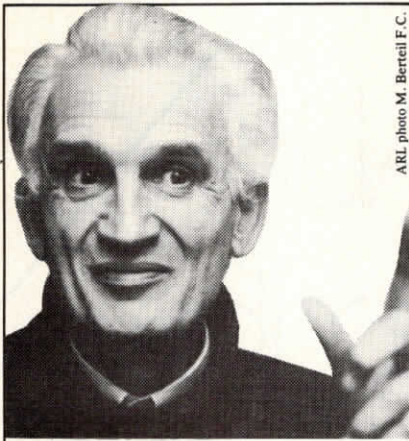
chinoise. Mais aussi l'Année internationale de la jeunesse pour les Nations-Unies. Alors que les données cosmiques prévoient une année favorable aux hommes forts et aux dictatures, les organismes internationaux cherchent à créer une « situation irréversible » de la jeunesse vers « la participation, la paix et le développement ». Certains voient là l'occasion de « célébrer » la jeunesse, alors que d'autres, ne voyant pas ce que la jeunesse peut célébrer devant le chômage, les conflits, les discriminations, se reconnaissent le devoir de « dessiner un cadre politique pour de nouveaux programmes ». D'où un certain flou quant à la marche à suivre et un grand retard dans la préparation concrète de cette Année.

Pourtant, les volontés convergent pour en faire autre chose qu'un feu de paille. « La préparation est aussi importante que l'Année elle-même », explique Jean-Michel Du Plaa, délégué permanent du CNAJEP, qui assure en France le secrétariat du Comité de coordi-

nation pour l'AIJ. Il s'agit plus d'entamer un processus d'évaluation à long terme que de lancer de grandes et sporadiques manifestations « poudre aux yeux ». Mais le problème pour l'instant est que la préparation est à peine commencée. « Malgré les demandes des associations intéressées, les pouvoirs publics ont constitué le Comité très tard, continue-t-il. Celui-ci a été créé en février 1983 alors que les Nations-Unies ont commencé la planification en 1981. La première réunion en France a eu lieu en mars dernier, avec des participants très mal informés. On attend toujours du ministère du Temps libre — qui assure la présidence du Comité — qu'il adresse, aux quinze ministères et aux vingt associations ou organismes constitutifs, son texte d'orientation sur les voies à suivre. » En attendant, les associations de jeunes naviguent en eaux troubles, ne sachant pas sur quels critères seront subventionnés les projets. Le bruit court toutefois que seront privilégiés les plus concrets et les plus durables. Tout ce qui ressemble à des colloques ou des séminaires semble proscrit...

Si la France nage pour l'instant dans le flou, Gaston Thorn, président de la commission des Communautés européennes devant la commission Jeunesse du Parlement européen, sait ce qu'il veut. Il fait clairement partie de ceux qui pensent que l'AIJ s'inscrit dans un cadre politique. « Il est temps, a-t-il déclaré en janvier à Bruxelles, de mettre en pratique la stratégie de formation professionnelle adoptée par le Conseil européen, de même que les programmes que prévoit le Traité de Rome sur l'échange des jeunes travailleurs et le service volontaire. » Pressentant sans doute le risque de rester au stade des vœux pieux, il a aussi rappelé que « les jeunes ne sont pas des lecteurs assidus du **Journal officiel**, et que, si l'on veut les toucher, il faut parler leur langage ». On est loin du compte puisque, pour l'instant, même les organisateurs semblent ne pas avoir trouvé le leur...

« Le fait que cette génération ait choisi de battre en retraite plutôt que de recourir à la violence ne doit pas nous faire perdre de vue leurs préoccupations et leurs besoins », continuait-il, faisant sans doute al-



ARL photo M. Bertell F.C.

3 livres d'Antoine de la Garanderie

Un pédagogue
heureux!

Il élabore avec
les enseignants
les moyens de
la réussite scolaire.

Les profils pédagogiques

Adapter l'enseignement
à l'enseigné

Pédagogie des moyens d'apprendre

Les enseignants face aux
profils pédagogiques

Le dialogue pédagogique avec l'élève

Vaincre l'échec scolaire

lusion à la trop grande tentation de profiter du découragement de la jeunesse pour « laisser courir ».

Son autre préoccupation, ainsi que celle du secrétaire du Comité français, est la question des moyens financiers qui seront ou non débloqués : « *Il est préférable de ne prévoir aucun programme si l'on n'est pas capable de les mettre en œuvre sur des bases budgétaires réalistes. Il ne faut pas donner aux jeunes des espoirs que nous ne sommes pas capables de tenir.* » Le CNAJEP, de son côté, demande qu'au niveau français un budget supplémentaire de vingt millions de francs soit attribué pour les jeunes en 1985, « *comme pour les Jeux Olympiques* ». Le secrétaire s'inquiète, en effet, que le Comité en soit réduit à appliquer le « label AIJ » à des actions qui ont lieu régulièrement. D'autant plus que 1985 sera, en même temps, l'Année européenne de la musique, l'Année d'évaluation de la décennie de la femme, l'Année « Vivre ensemble » du ministère de la Solidarité et peut-être d'autres encore. D'où le risque que cette accumulation de célébrations crée une confusion où chacun compterait sur l'autre pour mettre l'événement en valeur. Les ministres de la Jeunesse des pays francophones — dont l'Afrique — se réuniront cependant le mois prochain pour étudier les questions d'objectifs et de moyens.

Pourquoi une telle inertie alors que l'ampleur des problèmes touchant les jeunes inciterait plutôt à l'action ? « *Les pays européens sont lassés des Années*, explique Jean-Michel Du Plaa. *Ils participent financièrement plus que d'autres à l'ONU. Les pays de l'Est sont plus motivés, la Russie et la Bulgarie par*

les
sables
mouvants
des
développements

exemple. En Europe occidentale, on a l'impression que cette Année nous est tombée sur la tête sans qu'on n'ait rien demandé. En France, en plus, l'absence quasi totale de politique en direction des jeunes fait qu'il y a forcément inadéquation entre les objectifs mal cernés et les moyens mis en œuvre. C'est pourquoi la première tâche de cette Année, dans la situation actuelle, est

Le BAIN LINGUISTIQUE®

plonge les jeunes dans la vie de la langue choisie...



Publicité Orbis

Multiples formules de séjours en :
Angleterre, Allemagne, Espagne, Irlande, Ecosse, Autriche, Italie, Malte, Japon, USA, Mexique, Turquie, Ceylan, Corée, Finlande.

L'Association "Séjours Internationaux Linguistiques et Culturels" (S.I.L.C.), sans but lucratif, agréée par le Secrétariat de la Jeunesse et des Sports (n° 16.64) et le Commissariat au Tourisme (n° 70.027), offre toutes possibilités de "Bain Linguistique" de toutes durées et à toutes époques de l'année : Séjours en famille avec ou sans cours ; séjours avec pratique de sports, etc., pour scolaires, étudiants et adultes. "Mini B.L.", de 8 à 12 jours ou Séjours d'Etablissement, 3 à 6 jours sous la conduite des professeurs de l'établissement, pendant la période scolaire. En Angleterre, Allemagne, Espagne, Italie, etc...

S.I.L.C. accepte avec plaisir la collaboration de collègues comme correspondants locaux en France et professeurs-inspecteurs à l'étranger.

Pour tout connaître sur cette Association qui présente toutes garanties de sécurité, de sérieux et d'efficacité, et choisir la formule de Bain Linguistique qui correspond à vos désirs, demandez - tout de suite - la documentation complète et gratuite.

S.I.L.C. (Service 259)
16022 ANGOULEME CEDEX
Tél. : (45) 95.83.56
Bureaux :
PARIS (1) 250.71.20 : Mme Beinse
(1) 583.85.11 : M. Davase
(1) 253.49.66 : M. Vauzelle
NORD (27) 86.30.21
EST (8) 396.11.74
RHONE (7) 890.61.16
ALPES (76) 42.74.76
SUD-EST (42) 27.88.42
(66) 64.56.71 - (90) 25.40.00
SUD-OUEST (59) 24.33.17
(56) 71.51.51 - (53) 65.51.51
BRETAGNE (40) 70.46.71
(43) 82.24.89
NORMANDIE (35) 88.63.70
TOULOUSE (61) 21.68.17
LANGUEDOC (68) 38.83.19
CENTRE (55) 76.31.47

Certaines fédérations n'attendent pas les bras croisés que les instances supérieures aient réglé leurs contradictions pour se préparer à l'Année internationale de la jeunesse. Ainsi, la Fédération française des clubs Unesco a organisé en mars dernier une rencontre européenne de ses clubs. Les dix-huit pays représentés ont exposé leurs actions et leurs perspectives. Il en ressort une grande diversité de points de vue, qui, si elle est positive, dénote aussi un trouble dans les références idéologiques. Pour certains, les clubs sont l'occasion de faire du football dans le quartier ; pour d'autres, ils répondent à un devoir de coopération Nord-Sud dans la perspective du développement. Finalement, la seconde tendance a pris le dessus. Une table ronde, autour de laquelle se sont exprimés de hauts fonctionnaires de l'Unesco et l'ancien ministre de la Coopération, Jean-Pierre Cot, a permis de poser le « comment » et le « pour qui » du développement.

L'ancienne conception du développement économique et technologique est définitivement bannie. Inopérante, limitative, voire dangereuse. On lui préfère aujourd'hui celle du « développement autocentré », sur l'homme bien entendu. « *La culture ne doit plus être considérée comme une anomalie qui entrave le développement* », a déclaré M. Huyhn, directeur à l'Unesco de la Division développement. De même, une polémique s'est instaurée sur le développement bilatéral ou multilatéral. Les représentants chinois, indien, et équatorien ont dénoncé à la tribune la « mauvaise foi » sur laquelle repose le développement bilatéral, privilégiant toujours l'intérêt des pays riches. Ce n'était pas exactement l'avis de Jean-Pierre Cot, plus nuancé : « *Il vaut mieux un développement bilatéral que pas de développement du tout, au moment où les fonds des organismes internationaux sont en crise. Il faut dépasser ce sentiment de culpabilité des pays riches.* »

Finalement, il a été entendu que la modalité idéale serait le « codéveloppement », qui rallie les intérêts conjoints des pays du Nord et du Sud. Mais le réalisme impose une réserve quant aux chances de voir de telles relations naître dans un futur proche...

de faire un bilan des trois dernières années. Les pouvoirs publics n'ont jamais cherché à avoir une vision globale du problème (à l'exception des rapports Schwartz et Rigout). C'est le moment ou jamais de palier ce manque. »

Pour parachever le tableau, le secrétaire du Comité estime que la Division de la jeunesse de l'Unesco « est loin d'être motrice dans cette

AII qu'elle avait au départ soutenue ».

Il faudra donc attendre pour savoir quelles « raisons d'espérer » l'année 1985 apportera aux jeunes. Attendre que cesse le cercle vicieux : les projets dépendent des crédits et les crédits dépendent des projets.

Cécile Guiochon

DENIS DIDEROT

De très nombreuses et très diverses célébrations marqueront cette année 1984, bicentenaire de la mort de Denis Diderot.

l'éducation se devait de s'associer à cette importante commémoration.

Modestement, sans doute, dans le cadre étroit d'un dossier, mais avec le désir d'insister sur certains aspects de son œuvre qui nous paraissent encore très modernes et riches d'enseignements : sa pensée politique et philosophique, d'une audace étonnante, ses passions, mal connues, pour les mathématiques et la musique, son amour de la peinture et sa volonté de la faire comprendre, ses réflexions, si neuves alors, sur la « mise en scène » de théâtre, son projet de réforme de l'enseignement et sa pédagogie.

Ce ne sont là, bien sûr, que des aspects très incomplets d'une œuvre qui n'est enfin « complète » que depuis quelques décennies et dont le « monument » le plus célèbre trouvera bientôt, sous son « parrainage », un prolongement digne de lui et de notre temps,

l'Encyclopédie nationale des sciences et des techniques.

Et nous laisserons, pour finir, aux élèves du lycée qui porte son nom dans sa ville natale, le soin de nous dire, par la voix d'un P.A.E., comment ils ont cherché à découvrir qui était Denis Diderot.

1713 - 1784



gravure de Delannoy
d'après la peinture
de Garand (1760)

« Celui qui voit
mon portrait
par Garand me voit.
Ecco il vero
Pulcinella. »

*« Toute l'économie
de la société humaine
est appuyée
sur ce principe
général et simple :
je veux être heureux ;
mais je vis
avec des hommes
qui, comme moi,
veulent être heureux
également
chacun de leur côté ;
cherchons le moyen
de procurer notre bonheur
en procurant le leur,
ou du moins
sans y jamais nuire. »*

(article « * Société »
dans l'**Encyclopédie**)



entretien imaginaire avec Diderot

le devo

• On vous appelle communément « le philosophe », et vous avez ainsi défini le mot : « un honnête homme qui agit en tout par raison ». Pouvez-vous préciser cette définition ?

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues, le commerce d'après ses intérêts. Il n'y a que le philosophe qui sache douter ; qui se taise, quand il manque de lumières ; qui dise la vérité, quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense, assez importante à ses yeux, pourrait le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère ? La fortune ? Il est assez riche, s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singulièrement bornés. L'ambition ? S'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie ; mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités ? On ne les lui offrira pas, il le sait ; et on les lui offrirait, qu'il ne les accepterait pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie ? Il ignore l'art de flatter, et il en dédaigne les misérables avantages. La réputation ? En peut-il obtenir autrement que par la franchise ? La crainte ? Il ne craint rien, pas même mourir. S'il est jeté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, et qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un écha-

r d'être heureux

faud. C'est lui qui échappe à la main du destin qui ne sait pas par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le faible, pour en disposer à son gré.

- **On vous dit aussi un farouche ennemi de la religion et des prêtres.**

Je ne hais point le prêtre. S'il est bon, je le respecte ; s'il est mauvais, je le méprise ou je le plains.

- **Mais la religion ?**

Le gros d'une nation restera toujours ignorant, peureux et conséquemment superstitieux. L'athéisme peut être la doctrine d'une petite école, mais jamais celle d'un grand nombre de citoyens, encore moins celle d'une nation un peu civilisée. La croyance à l'existence de Dieu, ou la vieille souche, restera donc toujours. Or qui sait ce qu'une souche abandonnée à sa libre végétation peut produire de monstrueux ?

- **Que reprochez-vous donc à la religion ?**

Du moment où l'on reconnaît un Dieu, on admet un être qui s'irrite et qui s'apaise. Du moins, ces idées sont essentiellement liées dans l'esprit, je ne dis pas du peuple, mais des déistes les plus éclairés. Relé-

guer, comme Epicure l'a fait, les dieux dans les interstices des mondes, et les endormir là dans une profonde nonchalance, c'est une façon ordinaire de s'en défaire.

Il faut un culte à un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise. Un culte entraîne des sacrifices, et les sacrifices entraînent un sacerdoce. Mais qu'est-ce qu'un culte ? Un ordre de devoirs relatifs à un être qui, ne se montrant jamais, prend autant de formes diverses qu'il y a de têtes. Ce n'est pas Dieu qui a fait les hommes à son image, ce sont les hommes qui tous les jours font Dieu à la leur. Le Dieu du mahométan n'est pas le Dieu du chrétien. Le Dieu du protestant n'est pas le Dieu catholique. Le Dieu de l'enfant n'est pas celui de l'homme adulte, ni celui-ci le Dieu du vieillard. Autant d'idées de la divinité qu'il y a de tempéraments différents entre les adorateurs et de vicissitudes de tempéraments dans chacun d'eux. Moi qui n'y crois pas, j'y croirai peut-être en mourant ; c'est un torticolis qui reprend les têtes les plus fermes sur leur pivot.

Mais examinons ce que cet ordre de devoirs supérieurs aux devoirs naturels et humains, aux devoirs fondés sur les rapports essentiels d'un être à un être organisé comme lui, doit produire. Que deviennent les lois naturelles pour celui qui demande pardon à Dieu du mal qu'il a fait à l'homme ; qui pense que la

première des obéissances est celle qu'il doit à l'Être suprême ; qui met les maximes de la foi avant le conseil de la conscience et l'ordonnance de la loi ; qui s'imagine que l'attente d'un bonheur à venir exige le sacrifice du bien présent ?

Que deviennent les lois nationales ou le droit des gens, lorsque je vois la haine du mahométan pour le chrétien, la haine du catholique pour le protestant, et que je me rappelle qu'il n'y a pas une seule contrée du monde que la diversité des opinions religieuses n'ait trempée de sang ? Les hommes deviendront-ils plus sages qu'ils ne l'ont été ? Aucunement. Ils ne s'entendront pas davantage sur ce point et ils y mettront plus d'importance qu'à leur vie.

Que deviennent les lois civiles ? Rien. Est-ce qu'il y a quelques lois sacrées où l'on reconnaît un être plus puissant que le souverain ? Quelques droits, quelques propriétés, quelque notion constante de justice, quelque idée fixe de vice ou de vertu, où l'on admet un être qui peut tout ordonner, même à un père d'égorger son enfant, et où la résistance à cet ordre devient criminelle ?

Que l'on parcoure l'histoire des différents peuples de la terre et que l'on me montre une action innocente dont la religion n'ait pas fait un crime et le crime dont elle n'ait pas fait ou ne fasse pas une action innocente.

• Pourtant, vous le reconnaissez, la religion existe. D'où vient donc, selon vous, cette croyance en l'existence de Dieu ?

Si l'homme avait joui sans interruption d'une félicité pure ; si la terre avait satisfait d'elle-même à toute la variété de ses besoins, on doit présumer que l'admiration et la reconnaissance n'auraient tourné que très tard vers les dieux les regards de cet être naturellement ingrat. Mais un sol stérile ne répondit pas toujours à ses travaux. Les torrents ravagèrent les champs qu'il avait cultivés. Un ciel ardent brûla ses moissons. Il éprouva la disette, il connut les maladies, et il rechercha les causes de sa misère.

Pour expliquer l'énigme de son existence, de son bonheur et de son malheur, il inventa différents systèmes également absurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes et malfaisantes ; et telle fut l'origine du polythéisme, la plus ancienne et la plus générale des religions. Du polythéisme naquit le manichéisme, dont les vestiges dureront à jamais, quels que soient les progrès de la raison. Le manichéisme simplifié engendra le monothéisme ; et au milieu de ces opinions diverses, il s'éleva une classe d'hommes médiateurs entre le ciel et la terre.

Ce fut alors que les régions se couvrirent d'autels ; qu'on entendit ici l'hymne de la joie, là le gémississement de la douleur ; et qu'on eut recours à la prière, aux sacrifices, les deux moyens naturels d'obtenir la faveur et de calmer le ressentiment. On offrit la gerbe ; on immola l'agneau, la chèvre, le taureau. Le sang de l'homme arrosa le tertre sacré.

Cependant on voyait souvent



« on eut recours aux sacrifices... »

l'homme de bien dans la souffrance, le méchant, l'impie même, dans la prospérité, et l'on imagina la doctrine de l'immortalité. Les âmes affranchies du corps, ou circulèrent dans les différents êtres de la nature, ou s'en allèrent dans un autre monde recevoir la récompense de leurs vertus, le châtement de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur ? C'est un problème. Ce qui est sûr, c'est que depuis l'instant de sa naissance jusqu'au moment de sa mort, il fut tourmenté par la crainte des puissances invisibles, et réduit à une condition beaucoup plus fâcheuse que celle dont il avait joui.

La plupart des législateurs se sont servis de cette disposition des esprits pour conduire les peuples, et plus encore pour les asservir. Quelques-uns ont fait descendre du Ciel le droit de commander ; et c'est ainsi que s'est établie la théocratie ou le despotisme sacré, la plus cruelle et la plus immorale des législations ; celle où l'homme orgueilleux, malfaisant, intéressé, vicieux avec impunité, commande à l'homme de la part de Dieu ; où il n'y a point de juste que ce qui lui plaît, d'injuste que ce qui lui déplaît, ou à l'Être suprême avec le-

quel il est en commerce, et qu'il fait parler au gré de ses passions ; où c'est un crime d'examiner ses ordres, une impiété de s'y opposer ; où des révélations contradictoires sont mises à la place de la conscience et de la raison, réduites au silence par des prodiges ou par des forfaits ; où les nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes sur les droits de l'homme, sur ce qui est bien, sur ce qui est mal, parce qu'elles ne cherchent la base de leurs privilèges et de leurs devoirs que dans des livres inspirés dont l'interprétation leur est refusée.

• Vous condamnez donc formellement la monarchie de droit divin ?

Je n'aime point à faire entrer dans les actes de souveraineté des gens qui prêchent un être supérieur au souverain et qui font dire à cet être tout ce qui leur plaît. Je n'aime point à faire une chose de fanatisme d'une chose de raison. Je n'aime point à faire une chose de foi d'une chose de conviction. Je n'aime point à donner du poids et de la considération à ceux qui parlent au nom du tout-puissant. La religion est un appui qui finit toujours par

renverser la maison.

La distance entre l'autel et le trône ne peut jamais être trop grande. L'expérience de tous les temps et de tous les lieux a démontré le danger du voisinage de l'autel pour le trône.

• **Alors, sur quoi faut-il fonder les institutions politiques ?**

Il n'y a point de vrai souverain que la nation ; il ne peut y avoir de vrai législateur que le peuple. C'est le consentement de la nation, représentée par des députés ou assemblée en corps, qui est la source de tout pouvoir politique et civil.

• **Quel serait donc le meilleur gouvernement ?**

Puisque l'ordre de la nature est qu'il y ait vingt fous pour un sage, le bon gouvernement sera celui où la liberté des individus sera le moins, et celle du souverain le plus restreint qu'il est possible.

• **Comment cela ?**

Il faut que le sujet soit à l'abri de l'injure du souverain et que la société n'ait rien à craindre de ce dernier, ce qui ne peut être si le souverain n'abdique pas une portion de son pouvoir ; ce qui ne sera que momentanément, s'il ne prend pas toutes les précautions imaginables pour que cette abdication ne soit pas révoquée par quelques-uns de ses successeurs insensés et tyrans.

• **Comment définissez-vous la liberté ?**

La liberté est la propriété de soi. On distingue trois sortes de li-



« L'esclavage brise .
tous les ressorts de l'âme... »

bertés. La liberté naturelle, la liberté civile, la liberté politique : c'est-à-dire la liberté de l'homme, celle du citoyen et celle d'un peuple. La liberté naturelle est le droit que la nature a donné à tout homme de disposer de soi, à sa volonté. La liberté civile est le droit que la société doit garantir à chaque citoyen de pouvoir faire tout ce qui n'est pas contraire aux lois. La liberté politique est l'état d'un peuple qui n'a point aliéné sa souveraineté, et qui fait ses propres lois, ou est associé, en partie, à sa législation.

• **Mais l'esclavage existe pourtant un peu partout dans le monde et depuis de nombreux siècles.**

Je le veux : mais que m'importe ce que les autres peuples ont fait dans les autres âges ? Est-ce aux

usages du temps ou à sa conscience qu'il faut appeler ? Est-ce l'intérêt, l'aveuglement, la barbarie, ou la raison et la justice qu'il faut écouter ? Si l'universalité d'une pratique en prouvait l'innocence, l'apologie des usurpations, des conquêtes, de toutes les sortes d'oppressions, serait achevée.

• **On dit pourtant, pour justifier cette pratique, que « les nègres sont une espèce d'hommes nés pour l'esclavage », qu'ils sont « bornés, fourbes, méchants », qu'ils « conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence, et reconnaissent presque la justice de notre empire » ! Que répondez-vous à ceux qui parlent ainsi ?**

Les nègres sont bornés, parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'âme. Ils sont méchants, pas assez avec vous. Ils sont fourbes, parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnaissent la supériorité de notre esprit, parce que nous avons perpétué leur ignorance ; la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur faiblesse. Dans l'impossibilité de maintenir notre supériorité par la force, une criminelle politique s'est rejetée sur la ruse. Vous êtes presque parvenus à leur persuader qu'ils étaient une espèce singulière, née pour l'abjection et la dépendance, pour le travail et le châtiement. Vous n'avez rien négligé pour dégrader ces malheureux, et vous leur reprochez ensuite d'être vils.

• **Mais comment se débarrasser de cet esclavage et, plus généralement, de toute oppression ?**

Si les peuples sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils sont malheureux, ce ne sont ni vos opinions ni les miennes, ce sera l'impossibilité de souffrir davantage et plus longtemps qui les déterminera à la changer, mouvement salutaire que l'opresseur appellera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inviolable et naturel de l'homme qu'on opprime et même de l'homme que l'on n'opprime pas.

• **Vous justifiez donc les révolutions ?**

Les nations subjuguées soupirent après un libérateur ; les nations vexées soupirent après un vengeur, et ce vengeur, elles ne tarderont pas à le trouver.

La nation despote est un hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois.

On ne se délivre de l'oppression d'un tyran que par l'expulsion ou par la mort !

• **Mais ceux qui tuent leur roi ne sont-ils pas des parricides ?**

Des sujets qui s'assemblent et se font justice d'un mauvais souverain ne méritent point ce nom odieux ; ils ne le mériteraient même pas en faisant justice d'un bon souverain qui aurait fait le bien contre la volonté générale. Il serait punissable par la seule raison qu'il aurait outrepassé ses droits.

• **Et, dans cette affaire, quel est le rôle du philosophe ?**

Le philosophe attend le cinquan-

tième bon roi qui profitera de ses travaux. En attendant, il éclaire les hommes sur leurs droits inaliénables. Il tempère le fanatisme religieux. Il dit aux peuples qu'ils sont les plus forts et que, s'ils vont à la boucherie, c'est qu'ils s'y laissent mener. Il prépare aux révolutions, qui surviennent toujours à l'extrémité du malheur, des suites qui compensent le sang répandu.

Les hommes, las d'être mal, ont quelquefois assommé avec leurs chaînes le maître cruel qui a trop abusé de son autorité et de leur patience, mais il n'en est résulté aucun bien ni pour eux ni pour leurs descendants parce qu'ils ignoraient ce que le philosophe prétend leur apprendre d'avance, ce qu'ils ont à faire pour être mieux.

Il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux. Puisque ma pente natu-

relle, invincible, inaliénable, est d'être heureux, c'est la source et la source unique de mes vrais devoirs, et la seule base de toute bonne législation.

La loi qui prescrit à l'homme une chose contraire à son bonheur est une fausse loi, et il est impossible qu'elle dure.

• **Mais ce bonheur est-il possible ?**

Voulez-vous que je vous dise un beau paradoxe ? C'est que je suis convaincu qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'espèce humaine que dans un état social où il n'y aurait ni roi, ni magistrat, ni prêtre, ni lois, ni tén, ni mien, ni propriété foncière, ni vices, ni vertus ; et cet état est diablement idéal.

Cet entretien imaginaire n'en est pas pour autant fantaisiste. Toutes les « réponses » sont tirées d'écrits de Diderot, essentiellement des ouvrages qui n'ont pas été publiés de son vivant, comme *Mémoires pour Catherine II* (rédigés en 1775-1776, première édition 1899) et *Observations sur l'instruction de S. M. Impériale aux députés pour la confection des lois (Nakaz)* (rédigés en 1767, première édition 1921), et des contributions — anonymes — de Diderot à l'ouvrage de l'abbé Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (première édition, 1772 ; deuxième édition revue et corrigée, 1774 ; troisième édition revue et corrigée, 1780).

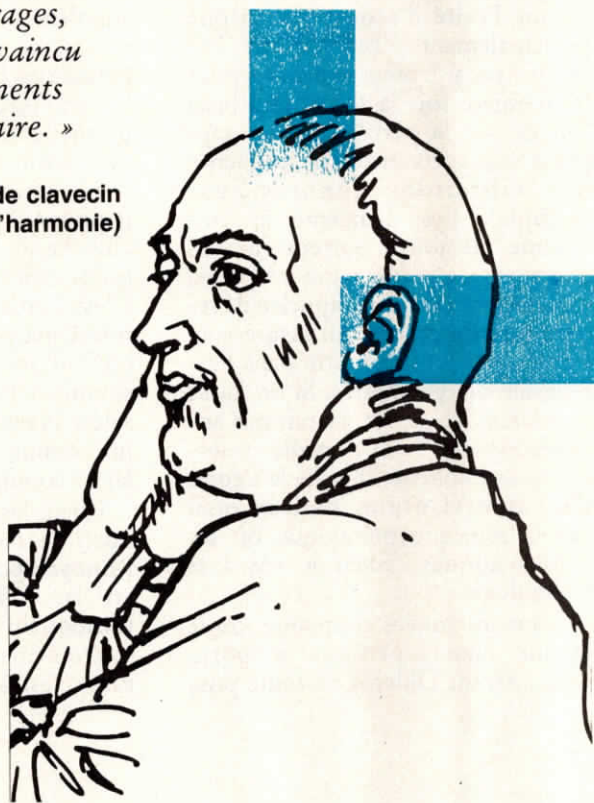
Diderot et... ... les mathématiques et la musique

*« Nous sommes
dans un siècle
où il serait superflu
de s'étendre sur l'utilité
des mathématiques. »*

**(Premières notions
sur les mathématiques
à l'usage des enfants)**

*« Autrefois, j'ai été tenté
d'apprendre l'harmonie.
J'ai connu Rameau, j'ai
parcouru ses ouvrages,
et je suis resté convaincu
que les vrais éléments
étaient encore à faire. »*

**(Leçons de clavecin
et principes d'harmonie)**



Parler de Diderot mathématicien ou de Diderot musicien, n'est-ce pas vouloir à toute force que cet homme « encyclopédique » n'ait laissé aucune science, aucun art sans s'en être préoccupé ? Certes, il ne fut ni un d'Alembert, ni un Jean-Jacques Rousseau, mais, Jean Mayer, professeur à l'université Paul-Valéry de Montpellier, nous le montre ici, l'image que nous devons avoir de Diderot ne serait pas complète si l'on oubliait ces deux aspects de son œuvre.

Préserver ensemble les activités mathématiques et musicales de Diderot (1) est une entreprise moins singulière qu'il n'y paraît d'abord : la liaison entre ces deux disciplines s'est renforcée au XVIII^e siècle, lorsque les travaux de l'acousticien Sauveur, puis du grand théoricien que fut Jean-Philippe Rameau, ont révélé les fondements mathématiques de l'harmonie. Dans la biographie de Diderot, on trouve des coïncidences qui recréent cette liaison : goût prononcé, de bonne heure, pour l'algèbre et pour la musique, activités et compétences méconnues par la critique, œuvre pédagogique et de vulgarisation non négligeable. Des différences

existent aussi : pour Diderot, les mathématiques ont surtout constitué un apprentissage et un gagne-pain, tandis que la musique l'accompagne dans toute sa vie sociale et familiale, suscitant autour de lui des amitiés, dont certaines illustres.

La **réhabilitation** du mathématicien Diderot ne doit pas être poussée à l'excès : il ne saurait rivaliser avec les professionnels et n'a jamais prétendu le faire. Nous pouvons témoigner de l'expérience suivante : ayant fait lire à un algébriste de métier les **Mémoires sur différents sujets de mathématiques**, nous avons recueilli le jugement suivant : « *Il y a là un très bon passage sur les racines de l'équation du troisième degré.* » Or précisément ce passage est un emprunt fait à d'Alembert ! C'est ce que Diderot lui-même eût appelé la griffe du lion : « *ex ungue leonem* ».

Dans sa jeunesse — période sur laquelle on est encore imparfaitement renseigné — Diderot enseigne les mathématiques pour vivre, ce qui lui donne l'occasion de s'y perfectionner. Il témoigne lui-même avoir passé dix ans à cette étude, probablement de 1732 à 1741, date à laquelle parut le commentaire de Newton par les Pères Jacquier et Lesueur, qui le détourna de publier un travail sur le même sujet. Durant la même période, il s'adonne par plaisir à l'étude du chant : une lettre, à laquelle on n'a pas toujours accordé assez d'attention, nous révèle qu'il a perdu à l'âge de trente-cinq ans le peu de voix qu'il avait. Il lui en resta du moins une solide culture musicale qui se manifeste dans la **Lettre sur les sourds et muets** (1751).

Sa formation en ces deux domaines ne sera pas sans influence

sur sa philosophie, encore que l'aspect mathématique de sa pensée s'élimine assez rapidement au profit d'une vision expérimentale des phénomènes, et que les racines musicales de son système de pensée et de son esthétique aient souvent échappé au regard de la critique, celle-ci se préoccupant plutôt de les rechercher dans les arts plastiques.

Mathématiques et musique se lient dans sa pensée et dans son œuvre dès les **Bijoux indiscrets**, dont les intermèdes sérieux se partagent entre les débats sur Newton et Descartes et l'opposition entre partisans de Lulli et de Rameau. Lorsqu'en 1748 Diderot veut rejeter « *la marotte et les grelots* » pour revenir à des travaux plus graves, il publie des **Mémoires sur différents sujets de mathématiques**, où la musique est largement représentée. Le premier de ces cinq mémoires est un **Traité d'acoustique** inspiré principalement d'Euler et de Rameau ; on y trouve exprimée pour la première fois la théorie du beau fondée sur la perception des rapports (rapports entre la fréquence des vibrations sonores, par exemple). Les deuxième et cinquième mémoires portent sur des questions de mathématiques pures, notamment la courbe appelée **développante du cercle**, qui assurera au philosophe un strapontin dans l'assemblée des géomètres. Si on laisse de côté le troisième, extrait par anticipation de l'**Encyclopédie** et destiné à sa publicité, il reste le **Projet d'un nouvel orgue**, curieux essai sur la musique mécanique où les mathématiques cèdent le pas à la technologie.

Dans les années cinquante, où le labeur encyclopédique emporte tout, privant Diderot de toute pos-

sibilité d'étude désintéressée, on sera frappé de retrouver dans ses préoccupations les sciences exactes et l'art des sons. Le calcul des probabilités, que d'Alembert n'aimait pas, faute de s'y entendre, fournit à Diderot l'occasion d'un de ces **remplacements** auxquels sa fonction d'éditeur l'obligeait souvent. Une addition à l'article **Absent**, l'article * **Jouer** (2) et sans doute aussi **Probabilité** (article non signé) montrent sa compétence en ce domaine. Deux mémoires de 1761, l'un sur les probabilités, l'autre sur l'inoculation de la petite vérole, comptent parmi ses meilleures pages de vulgarisation mathématique. Il s'agissait de démontrer à son ami d'Alembert, toujours rétif devant les conclusions du calcul des chances, que le traitement des probabilités n'avait rien à voir avec les estimations psychologiques ou les sophismes d'un prétendu « bon sens », ni avec la pusillanimité des personnes hostiles à la pratique de la variolisation. Les mathématiciens de métier ne peuvent ici que donner raison au philosophe. Il en ira tout autrement lorsque, vers 1775, il poursuivra quelque temps la recherche de la quadrature du cercle, qu'il croira même avoir résolu. C'est l'objet d'un mémoire, la **Première proposition de Cyclométrie**, qu'il n'osa pas publier, mais qu'il soumit à l'examen de Condorcet ; selon Naigeon, il le conservait sur lui comme un trésor, avec un mélange comique de gêne et de fierté.

Parmi les **actes de présence** auxquels le contraînt la direction de l'**Encyclopédie**, on remarquera les articles ***Flageolet** et ***Flûte de tambourin** où chacun des deux instruments est décrit avec sa tablature (c'est-à-dire son doigté). Lors-



que le comte lithuanien Oginski, de passage à Paris, fait admirer aux connaisseurs son jeu sur la harpe, Diderot obtient de lui un article sur cet instrument, qui paraîtra dans le huitième volume du **Dictionnaire**.

Il ne faut pas oublier, en 1753, la participation du philosophe à la querelle des Bouffons, qui opposa de façon assez tapageuse les partisans de l'opéra italien à ceux de la musique française. Grimm donna le branle à un échange de facéties et de railleries auquel Diderot prit part avec plus de modération et de savoir que la plupart des belligérants, ce qui n'empêcha pas la critique de lui en vouloir durablement et de minimiser sa compétence musicale.

En 1762, il devient le maître de clavecin de sa fille Angélique, alors dans sa neuvième année. Dans cet

art où les commencements sont si délicats et les erreurs pédagogiques souvent irréparables, il sut montrer assez d'habileté pour ne pas gâcher les possibilités de la petite musicienne (Angélique recueillera plus tard les éloges de Philidor et du célèbre musicologue anglais Burney). Mais il se sent très vite dépassé par les progrès de l'enfant et doit lui chercher des maîtres parmi les musiciens de profession.

L'avant-dernier d'entre eux sera Antoine Bemetzrieder, dont la théorie harmonique — malgré ses évidentes faiblesses — enthousiasmera Diderot au point qu'il s'attellera à la rédaction des leçons (trois cent soixante pages dans l'édition originale !) (3) et présentera l'ouvrage dans un article de la **Correspondance littéraire** de Grimm.

Le dernier maître d'Angélique

sera le célèbre Eckart, plus connu dans le Paris de 1770 que Jean-Sébastien Bach lui-même. Ne trouvant rien trop beau pour sa fille, Diderot demandera même à deux des fils de Bach, Johann-Kristian et Karl-Philipp-Emmanuel, des sonates spécialement composées pour elle. Une lettre de remerciement à Karl-Philipp-Emmanuel fait supposer que celui-ci accueillit bien la requête ; mais la sonate, si elle fut écrite, ne nous a pas été conservée.

Extrayons des **Leçons de clavecin** ce témoignage d'Angélique, authentifié par la signature paternelle : « *J'ai la vanité de me croire plus forte que lui. Chacun a son lot. Il me trouvera des chants, tant que j'en voudrai ; pour des harmonies, c'est mon affaire. Avec le temps, nous ferons à nous deux un bon musicien.* » Diderot compositeur ? Et pourquoi pas ? Mais de ces chants qu'il pouvait trouver avec tant de facilité, il ne nous reste rien : le prélude qui orne la douzième leçon est bien l'œuvre d'Angélique. On sait pourtant que Grétry, embarrassé par un récitatif de **Zémire et Azor**, qu'il composait à l'époque où furent rédigées les **Leçons de clavecin**, consulta Diderot ; celui-ci, sans un mot de commentaire, se mit à lui déclamer les paroles : « *Ah ! laissez-moi la pleurer !* » Grétry nota l'intonation et la mélodie vint d'elle-même se placer sous les mots.

Contrairement aux mathématiques, dont l'importance s'estompe dans les œuvres de la maturité, la musique continue d'habiter la pensée de Diderot jusque dans l'âge mûr. Chacun peut évoquer les improvisations tonitruantes du **Neveu de Rameau** (précisons que Diderot, qui avait été dans sa jeunesse

... la mise en scène

l'un des collaborateurs de Rameau, ne pense pas du « cher oncle » tout le mal qu'en dit le terrible neveu !). Les lecteurs gardent en mémoire le clavecin sentant et pensant du **Rêve de d'Alembert**. On sait moins que le philosophe aida de ses avis un jeune théoricien nommé Pascal Boyer ; qu'il prit part à la discussion entre le chevalier de Chastellux et le Suisse Laurent Garcin sur le mélodrame ; qu'il s'est intéressé, avec l'aide de la princesse Dashkoff, aux airs du folklore russe. Un traité de l'abbé Roussier **Sur les systèmes de musique des Anciens** lui donna l'occasion de réunir musique et mathématiques dans un exposé remarquable de clarté et de précision.

Il n'y a pas de composantes mineures dans la pensée de Diderot, pas d'activités qu'on puisse dissocier de l'ensemble : en chacune de ses œuvres on retrouve l'homme de théâtre, l'homme de science, le critique d'art, l'humaniste ; nous souhaitons que ce survol de son œuvre mathématique et plus encore de ses écrits musicaux incite le lecteur à considérer attentivement le philosophe sous un angle encore méconnu de sa personnalité.

Jean Mayer

(1) Dans l'édition des **Œuvres complètes** de Diderot, en cours de publication aux éditions Hermann, les ouvrages mathématiques ont paru au tome II (1975) ; les écrits sur la musique constituent le tome XIX (1983).

(2) La présence de l'astérisque devant l'intitulé d'un article du **Dictionnaire** est la marque de Diderot en tant qu'éditeur ; pour cette raison, cette sorte de signature doit être reproduite dans toute référence à l'**Encyclopédie**.

(3) **Leçons de clavecin et principes d'harmonie en dialogues** (Bluet, Paris, 1771, 362 p.).

Diderot, homme de théâtre, n'a pas une excellente pièce (*Est-il bon ? Est-il méchant ?* mise à part) ses théories sur le « drame bourgeois » pour le moins son *Paradoxe sur le comédien* souvent vigoureux

Et si, pourtant, il était plus « moderne » que nous. Si, en particulier, il n'était pas l'un des pionniers de ce que nous appelons la « mise en scène » ?

« Une pièce est moins faite pour être lue que pour être représentée. »

(Introduction aux **Entretiens sur le Fils naturel**)



ente réputation.
rt) sont injouables,
vieillotes et dépassées,
ement contesté...
u'on le dit ?
e l'on nomme aujourd'hui

Je ne reviendrai sur les innombrables gloses du **Paradoxe sur le comédien** que pour faire remarquer que, trop uniquement préoccupés de contester (plus souvent que de soutenir) la thèse, le « paradoxe », de Diderot, les commentateurs n'ont pas toujours perçu qu'elle n'était que partie d'une réflexion plus générale sur la mise en scène.

D'ailleurs, l'attention portée à la dramaturgie de Diderot s'est surtout attachée à la portée idéologique de ses œuvres dramatiques et des vues théoriques dont il les a accompagnées. D'où sont sortis les lieux communs où se complaisent les manuels scolaires. Ce n'est pas que Diderot ne soit quelque peu responsable de cette interprétation réductrice, tant sont abondantes sous sa plume les considérations d'ordre moral visant le contenu de ses propres pièces. Même ses lettres à la jeune comédienne Marie-

Magdeleine Jodin peuvent apparaître surtout, selon l'appréciation de Sainte-Beuve, comme « *un admirable petit cours de morale pratique* ».

Il ne faut toutefois pas négliger que, si Diderot a une vue claire de ce qu'il veut dire, il ne sait pas moins clairement comment il pourrait le faire dire par le truchement du spectacle. Et ce passage du vouloir dire à la composition de la représentation, qui est proprement ce que nous appelons « mise en scène », n'est pas, contrairement à une opinion souvent soutenue, un phénomène moderne. C'est un acte consubstantiel à l'art du théâtre, qui implique l'agencement des divers moyens d'expression qui concourent à la réalisation d'un spectacle. Il est vrai qu'il nous faut faire abstraction de nos habitudes pour juger sainement des conditions dans lesquelles se faisait cet agencement à l'époque de Diderot. La présence, en particulier, d'un public privilégié sur la scène même, jusqu'au milieu du siècle, limitait singulièrement la liberté de manœuvre et amenait les acteurs à des positions conventionnelles qu'ils jugeaient nécessaires pour être bien vus et entendus. Et c'est d'abord contre ces impératifs que Diderot s'insurge : « *J'avais cru*, écrit-il ironiquement à Mme Riccoboni, *que les salles devaient être faites pour les acteurs ; point du tout.* » Il ne conçoit pas, quant à lui, que des partenaires, sur une scène, ne puissent « *se regarder en face, tourner le dos au spectateur* ». C'est dire que sa réflexion prend sa source dans le jugement qu'il porte sur ce qu'il voit.

On lui a reproché de juger la matière de théâtre en spectateur.

Mais le point de vue du spectateur est-il récusable lorsqu'il s'agit d'un spectateur averti et particulièrement attentif ? Il faut d'ailleurs rappeler que ce spectateur n'était point étranger à la pratique théâtrale, non seulement parce que, compte tenu de la pédagogie en usage chez les jésuites, il a pu l'approcher pendant ses années de collège, mais aussi parce que, poussé sans doute par un engouement de jeunesse, il a beaucoup fréquenté les spectacles avec le souci d'en bien percevoir la démarche, au point de se livrer à la recherche quasi technique qu'il décrit dans la **Lettre sur les sourds et muets** : « *Aussitôt que la toile était levée..., je mettais mes doigts dans mes oreilles..., et je me tenais opiniâtrement les oreilles bouchées, tant que l'action et le jeu de l'acteur me paraissaient d'accord avec le discours que je me rappelais. Je n'écoutais que quand j'étais dérouteré par les gestes... Si pour juger sainement de l'intonation, il faut écouter le discours sans voir l'acteur, il est tout naturel de croire que, pour juger sainement du geste et des mouvements, il faut considérer l'acteur sans entendre le discours.* » Et si, plus tard — alors même qu'il écrit ses **dramas** — il cesse d'être assidu au théâtre, c'est que « *le faux de tout ce qui s'y fait* » le tue, dit-il. Et ce « faux » vise à la fois la décoration, la disposition des acteurs, leur « *démarche empesée* », leur répugnance pour les « *scènes assises* » et « *ces hoquets habituels qu'on voudrait vous faire prendre pour des accents d'entrailles* ».

Sa revendication première — qu'il n'y ait plus de spectateurs sur la scène et qu'on puisse « *décorer tout le théâtre* » — trouve satis-

faction en avril 1759 grâce, on le sait, à la générosité du comte de Lauraguais qui offre aux comédiens une indemnité considérable pour compenser la suppression de ces places qui se vendaient cher. Dès lors, le rapprochement avec un « tableau » peut prendre un sens double : offrir au regard le « lieu de la scène » avec une véracité rigoureuse, et l'on est ainsi sur la voie de l'illusion réaliste comme si « sur le bord du théâtre, un grand mur » permettait à l'action de se dérouler sur la scène comme si le spectateur n'existait pas, comme elle se déroulerait « dans le salon », et, en même temps, le souci qu'il a de la « disposition des personnages », s'il conduit à ce que nous appellerions aujourd'hui une image scénique, borne la liberté du « peintre de théâtre » par la nécessité où il doit se trouver de ne point produire « d'impression autre que celle que le poète a intérêt d'y exciter ». La « décoration » n'est donc faite que pour soutenir l'effet exigé par la pièce.

Une telle intention est tout à fait sensible dans les didascalies qui ouvrent *Le père de famille* : il est tard dans la nuit, les personnages sont disposés de façon à faire ressortir le climat pesant de cette veillée, et l'éclairage même est suggéré (« les bougies sont sur le point de finir »). Mais Diderot sait bien que ce tableau n'est pas fait pour durer, et qu'il faudra, dans le mouvement même, garder le souci qui a dicté la première image, car « lorsque le silence est rompu sur la scène, moins on est aux détails du tableau, plus il faut que les masses en soient frappantes, plus il faut que les groupes y soient énergiques ». Il faut croire que les comédiens furent sensibles

à la fine précision des indications de l'auteur, puisque la Comédie-Française conserve un livret manuscrit, rédigé par le décorateur-accessoiriste, qui mentionne tous les éléments nécessaires à la représentation conformément aux intentions de Diderot.

Celui-ci voyait d'ailleurs le progrès de l'art dramatique lié à une transformation radicale de la scénographie, c'est-à-dire à l'aménagement d'un plateau vaste « où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la scène doit changer ». Il va jusqu'à prévoir aussi « un grand espace rond ou carré, sans devant, ni côtés, ni fond, autour duquel [les spectateurs] seraient placés en amphithéâtre ». Lors même qu'il s'interroge sur l'intérêt que le spectateur pourrait prendre à une action dans laquelle il connaîtrait ce que les personnages ignorent, ce n'est pas sans lier cette question à l'effet scénique qui le susciterait et, pour l'exemple, il réimagine une scène de *Zaïre* : « ...je vois Orosmane, un poignard à la main, attendre Zaïre, et cette infortunée s'avancer vers le coup. Quels mouvements le spectateur n'eût-il pas éprouvés, s'il eût été libre au poète de tirer de cet instant tout l'effet qu'il pouvait produire ; et si notre scène... lui eût permis de faire entendre dans les ténèbres la voix de Zaïre, et de me la montrer de plus loin ? »

Dans ces considérations générales sur l'art de la scène se trouvent constamment des remarques sur la place primordiale de l'acteur dans le spectacle, encore insuffisante, selon lui, dans la pratique de son temps : « Nous parlons trop dans nos drames ; et, conséquemment, nos acteurs n'y jouent pas as-

sez. » Il insiste sur la part de création qui devrait être laissée à l'acteur, tant a d'importance ce qu'il appelle « la pantomime », qui est l'expression par le corps : « *La somnambule Macbeth s'avance en silence et les yeux fermés sur la scène imitant l'action d'une personne qui se lave les mains comme si les siennes eussent encore été teintes du sang de son roi qu'elle avait égorgé il y avait plus de vingt ans. Je ne sais rien de plus pathétique en discours que le silence et le mouvement des mains de cette femme. Quelle image du remords !* » Encore faut-il que le geste soit « énergique et vrai » et « joint au discours ». D'où la nécessité d'une formation sérieuse et d'un entraînement permanent. Il y revient à maintes reprises dans ses lettres à Mlle Jodin, précisant que « c'est le jugement, c'est la raison, c'est l'étude, la réflexion, la passion, la sensibilité, l'imitation vraie de la nature qui suggèrent les finesses du jeu », rejoignant par là la Clairon disant dans ses *Mémoires* : « *Quelle étude ne faut-il pas faire d'abord pour cesser d'être soi.* » Et pour soutenir l'acteur « dans l'esprit de son rôle », il souhaite que l'auteur lui communique une sorte d'esquisse de ce qui se passe entre les personnages en dehors des scènes de la pièce.

N'est-ce pas là fonction de metteur en scène ? Car le comédien doit pouvoir se présenter « avec le maintien et le visage de sa situation » et, par conséquent, tenir le plus grand compte de son interlocuteur. Un ouvrage paru en 1773 observe qu'« au théâtre de Paris, il n'y a jamais d'accord général ». Contre quoi Diderot s'élève vivement ; il faut, écrit-il, « établir une



*Ce que Diderot récuse:
qu'il y ait des spectateurs sur la scène...
que « le comédien demeure attaché à sa disposition symétrique
et à son action compassée ».*



balance entre les talents divers des acteurs, de manière qu'il en résulte une action générale qui soit une ». En effet, « lorsque chacun est maître de son rôle, il n'y a presque rien de fait. Il faut mettre les figures ensemble, les rapprocher ou les disperser, les isoler ou les grouper », le tout en fonction d'une vision unifiante qui « ordonne des vêtements, du ton, du geste, de la contenance ». C'est là proposer à la mise en scène cette loi fondamentale de l'ensemble que redécouvrira Antoine, qu'exigera après lui Copeau et qui s'impose à tout metteur en scène qui délivre dans l'espace théâtral les virtualités d'une œuvre écrite.

Certes, Diderot eut assez à faire dans sa vie, on le sait, sans encore mettre en pratique ses vues théoriques. Mais nous savons suffisamment combien le théâtre de salon, auquel participaient souvent des acteurs, était répandu dans la vie sociale du XVIII^e siècle pour que ce lui ait pu être occasions d'en appréhender à vif la production concrète, ainsi que par sa situation d'auteur lors de la représentation à Paris du **Père de famille**, qui lui permit de suivre de près le travail des comédiens. Il n'est que de remarquer la pertinence de ses conseils à Mlle Jodin, ou ses analyses du jeu de Montménil, de la Clairon, de la Gaussin et de bien d'autres pour être persuadé que c'est bien en connaisseur que Diderot a arrêté sa pensée sur la problématique de la mise en scène et que sa réflexion sur les données concrètes du spectacle théâtral n'a pas été là moins féconde que dans les nombreux domaines où l'on en reconnaît unanimement l'importance.

Raymond Laubreaux

... la critique d'art

Sur la foi du grand (?) critique littéraire du siècle dernier, Ferdinand Brunetière : « Il n'y a rien pour nous, ou presque, à prendre dans les *Salons...* », on a longtemps hésité à reconnaître à Diderot une réelle compétence en matière de critique d'art.

On a de même ironisé sur certaines de ses préférences, sur son « moralisme »...

Il faut pourtant y regarder de plus près, et en particulier découvrir comment, au fil des ans, l'« amateur » un peu naïf qu'il était au début est devenu un véritable « professionnel ».

« Qui est-ce
qui a vu Dieu ?
C'est Rapahël,
c'est le Guide.

Qui est-ce
qui a vu Moïse ?
C'est Michel-Ange. »

(Pensées sur la peinture)



Au début du siècle des Lumières, les premiers chroniqueurs d'art furent accueillis d'un œil ombrageux par le monde des artistes. De quoi venaient se mêler ces vertueux littérateurs ignorant tout des arcanes de l'atelier et qui osaient censurer de leur « bon goût » le marché délicat de l'art ? Mais on s'accommoda vite de ces fâcheux, tel le coche de la mouche. A force d'intérêt, le bon goût finirait bien par se hausser au simple goût ! Sollicité par Grimm à la rédaction de la *Correspondance littéraire*, Diderot lui succédera dans la relation des Salons, heureux de la liberté laissée par la discrétion de cette feuille et nonobstant vexé que

le meilleur de son œuvre, selon lui, eût si pauvre audience.

D'emblée, sa verve descriptive et sa curiosité lui feront inventer le genre, abordé de façon larvaire par de pâles devanciers. Diderot méconnaît encore l'aventure spécifique de l'art, et ses réflexions esthétiques consacrées au théâtre lui feront longtemps juger de la peinture sous l'angle réducteur de la dramaturgie et de la mise en scène. L'imitation édifiante de la nature est alors son souverain critère. Mais ses travaux antérieurs, notamment son article « *Beau* » du deuxième tome de l'*Encyclopédie* (« L'origine et la nature du beau »), ont dégagé peu ou prou son jugement des conceptions platoniciennes de saint Augustin faisant de la Beauté un préalable divin à toute incarnation, un sixième sens transcendantal dans la perception sensible de l'Unité partout en œuvre. Cette unité, pour Diderot, s'appréhende empiriquement et n'est autre que « *la perception des rapports* » sur quoi le goût se fonde, et notre plaisir, conséquemment. La beauté n'est donc qu'un effet actif de l'esprit humain, un sentiment intime de l'harmonie des attributs issu de la pure expérience. Le grand Kant saura apprécier cet article, lui qui cependant dégagera la Beauté, à la façon de *l'être en soi*, des pouvoirs du raisonnement.

Diderot est un néophyte en 1759 : vierge à l'art, il est perclus de préjugés quant à sa destinée. C'est ainsi que les béotiens flanquent le beau du bon et du bien, par goût inné pour la réclame. Mais son esthétique condillacienne implique une liberté implicite envers la postulation idéaliste, liberté qui lui ouvrira peu à peu les portes des

ateliers, les cœurs des artistes et la vérité intrinsèque d'une expression subtilement désassujettie des dogmes de l'imitation.

Son grand homme, longtemps, sera Greuze, le maître du pathétique bourgeois qui donna des « mœurs à l'art », comme le missionnaire au bon sauvage. Diderot interpelle ses peintres, les sermonne et les congratule : « *Courage, mon ami Greuze, fais de la morale en peinture et fais-en toujours comme cela !* » A cette époque de ses fréquentations, l'art ne peut être que moral. Le pinceau, à son gré, doit être un goupillon d'exorcisme contre « *la débauche et le vice* ». Dissertatif en diable, il s'évertue à donner à voir ce que ses lecteurs n'ont pas sous l'œil. D'édifiants récits s'échafaudent autour d'une image. Le peintre, certes, ne doit montrer qu'un seul instant, qu'un clin d'œil, afin de préserver l'unité classique, source de toute beauté ; mais cet instant n'est qu'évocation entre deux durées : Diderot se charge de retrouver l'action dont ce flash témoigne. Avec une passion de romancier, sourcilleux sur l'article de la vraisemblance, il nous fait des récits à tirer les larmes, au demeurant bien venus et d'un style fort alerte. Le licencié Beudoin n'aura pas ses faveurs. Son exemple prouve, par défaut, « *combien les mœurs sont essentielles au bon goût* ». Il lui promet même l'autodafé et conseille chacun de s'en tenir « *aux sujets honnêtes* », au risque d'encourir les foudres inéluctables de la censure publique, bien qu'il admît que le contempteur des œuvres impies « *ressemble à un idiot qui craindrait de pisser dans un fleuve de peur qu'un homme s'y noyât* ».



son grand homme, longtemps, sera Greuze

Ne parlons pas de Boucher, sa bête noirâtre, trop génial pour être honnête : « *Quelles couleurs ! Quelles variétés ! Quelle richesse d'objet et d'idées ! Cet homme a tout, excepté la vérité !* » Vingt fois, il revient à la charge : « *Cet homme est la ruine de tous les jeunes élèves en peinture. A peine savent-ils manier le pinceau et tenir la palette qu'ils se tourmentent à enchaîner des guirlandes d'enfants, à peindre des culs joufflus et vermeils... Que peut avoir dans l'imagination un homme qui passe sa vie avec les prostituées du plus bas étage... C'est un faux bon peintre comme on est un faux bel esprit. Il n'a pas la pen-*



avec Chardin, il apprend que l'art est traduction plus qu'imitation

sée de l'art, il n'en a que les concetti... Cet homme ne prend le pinceau que pour montrer des tétons et des fesses ». L'auteur de *La religieuse* fut donc aussi un maître de vertu rageur aux prises avec « la dépravation » et ne jurant que par les yeux pudibonds de sa fille.

Dans son goût pour l'emphase démonstratrice de Greuze, il méconnaîtra pareillement Fragonard : « C'est une belle et grande omelette d'enfants », dira-t-il d'un tableau ovale représentant une ronde d'angelots. Avec *La Tour*, son jugement se nuance, l'idée du *faire*, de la technique, corrige ses naïves lectures : « Dans les ouvrages de *La Tour*, c'est la nature même, c'est le système de ses incorrections telles qu'on les y voit tous les jours. Ce n'est pas de la poésie, ce n'est que de la peinture. Ce peintre n'a jamais produit de verve ; il a le génie

du technique ; c'est un machiniste merveilleux. » Le *faire*, voilà le mot lancé. Diderot commence à soupçonner combien l'art échappe à toute invocation extérieure.

Si son dégoût puritain des fêtes galantes qui précèdent le règne Pompadour le fait méjuger Watteau pour cause de lèse-réalité et de mignardise (« Je donnerais dix Watteau pour un Téniers ! »), l'enrichissante fréquentation de Chardin, le « tapissier » du Salon, le sauvera de son incurie de moraliste : « Vous venez à temps, Chardin, pour recréer mes yeux ! » avoue-t-il splendidement. Le *faire* « rude et comme heurté » de ce maître, si opposé au fini et au fondu du théâtre de Greuze, lui apprend que l'art est traduction plus qu'imitation, qu'une simple nature morte recèle tout le visible et tout l'homme, et que sans rhétorique on peut être un grand peintre par le simple génie de la matière picturale : « O Chardin ! ce n'est pas du blanc, du rouge, du noir que tu broies sur ta palette : c'est la substance même des objets, c'est l'air et la lumière que tu prends à la pointe de ton pinceau et que tu attaches sur la toile [...] On n'entend rien à cette magie. Ce sont des couches épaisses de couleur appliquées les unes sur les autres et dont l'effet transpire du dessous au dessus. » Le processus de la création s'éclaire donc d'un nouveau signe : s'il rejoint la belle nature, l'artiste est avant tout démiurge et œuvre sans miroir : « De près on ne sait ce que c'est... à mesure qu'on s'éloigne l'objet se crée et finit par être celui de la nature même. » Joseph Vernet, qu'il met au dessus du Lorrain pour l'invention et à côté du Poussin pour l'harmonie classique, aide-

ra aussi à la maturation de son esthétique : « Il a volé à la nature son secret, tout ce qu'elle produit, il peut le répéter. »

Diderot cherche son langage : ainsi forme-t-on son goût dans l'évaluation progressive des mots et des concepts. Il tergiverse, il va et vient d'un peintre à l'autre, il exige du génie une constante altitude. En coulisse, il hante les ateliers, épie les palettes où se trahit le tempérament, court le Salon sept fois la semaine, devient courtier pour Catherine II. Tout étant expérimental, il en fait lui-même la preuve. Mais il n'est qu'homme et se trompe comme chacun. Sa pertinence, gâtée par son moralisme, ne se porte guère sur les Flamands, auxquels il reproche leur absence d'idéal : soit leur réalisme pictural, ce « sublime du technique », qui fait leur grandeur. Pareillement, pour l'accabler, il retire tout à Watteau de ce qui n'est pas la peinture. Qu'est-ce que le goût ? « Une faculté acquise par des expériences répétées. » De là, dit-il, comme pour excuser ses errances, « l'incertitude du succès de tout ouvrage de génie. Il est seul. On ne l'apprécie qu'en le rapportant immédiatement à la nature. Et, qui est-ce qui sait remonter jusque-là ? Un autre homme de génie ». Diderot, dans ses *Salons*, a d'autres qualités, toutes littéraires. Quelles pages ! Au fameux ruiniste Hubert Robert, qu'il admire pour son *faire* et dénigre pour son « manque d'idéal », il propose : « Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux ce monde ! Je marche entre deux éternités. De

quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend. Qu'est-ce que mon existence éphémère en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête et qui s'ébranlent ? Je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière ; et je ne veux pas mourir ! »

Et cela continue en crescendo, nous laissant entrevoir un Diderot romantique, suscité par le génie précurseur des paysagistes. Ses conseils à Louthenbourg, peintre des éléments, s'émaillent de descriptions emportées, proches de Chateaubriand. Par ailleurs, Diderot exalte maints barbouilleurs répondant à son idée-gigogne de l'idéal, jamais tout à fait surmontée. Lisez cette page superbe d'humour et de verve, provoquée par son propre portrait dû au pinceau de Michel Van Loo, où son appétit immodéré pour l'idéalisation, pour le mensonge vrai, atteint des sommets. Il ne se reconnaît pas, il s'indigne drôlement, il se veut en ancien orateur, en rustique, en « cent physiologies diverses ! ». « Moi,

j'aime Michel, dit-il, mais j'aime encore mieux la vérité. » Je jurerais de mon côté qu'entre tous ces beaux portraits de Diderot peints par Fragonard, Garand ou Greuze, celui-là est le plus véridique, sinon le plus ressemblant, du fait même de cette indignation.

Au cours de la vingtaine d'années que durèrent ces commentaires des Salons, Diderot s'enthousiasme, se lasse ou s'interroge devant les directions imprévues de l'art contemporain. Greuze à la fin le déçoit, le jeune David le surprend. Il voyage et corrige son jugement sur les Flamands. En regard de ce travail sur le vif, il rédige des **Essais sur la peinture** où sa perspicacité s'exerce dans une sorte de critique des fins et des moyens de l'art. Libéré des contraintes de la description, il resserre sa réflexion sur la spécificité picturale. Ainsi élabore-t-il le concept de composition, de dépendance organique des parties au tout déjà esquissé dans ses **Salons** : « Rien n'est beau sans unité et il n'y a point d'unité sans subordination. Cela semble contradictoire ; mais cela ne l'est pas. L'unité du tout naît de la subordination des parties et de cette subordination naît l'harmonie qui sup-

pose la variété. » Le technique et l'expression doivent coïncider. Le modèle académique et tout ce qui ressort de l'artifice littéraire sont battus en brèche. Il analyse les techniques du clair-obscur et de la perspective, vante la suprématie de la couleur, assimilée à la poésie, sur le dessin, réduit aux formes rhétoriques, montre son intérêt pour les matières, pour la chair, la plus subtile d'entre elles, condamne la mode, « ce système de mesquinerie », s'attache à l'étude rigoureuse de la nature : « Un bossu est bossu de la tête aux pieds. Le plus petit défaut particulier a son influence générale sur toute la masse », déclare la peinture ennemie de la symétrie, au contraire de l'architecture — bref, Diderot écrit le premier traité moderne de technique picturale en dépit du reproche « d'art moralisateur » que lui feront Goethe et Schiller, comme par réserve de leur admiration : « Diderot n'a pas su se hausser jusqu'à comprendre que la culture qui résulte de l'art doit aller son propre chemin. »

Cependant, c'est bien notre homme qui affirma quelque part : « Le soleil du peintre n'est pas celui de l'univers. » Dans ses **Pensées détachées sur la sculpture, la peinture et la poésie**, largement inspirées de Louis de Ragedorn et Gérard de Laïresse, Diderot ne garde du classicisme que son efficacité, maudissant les règles « qui ont fait de l'art une routine ». Comment réduire l'infini des expressions ? Et que prouver encore ? « On regarde ce que l'on sent et ce que l'on ne saurait rendre comme un secret... »

Hubert Haddad

A l'occasion du bicentenaire de la mort de Diderot, une très remarquable exposition sera présentée, du 5 octobre au 31 décembre, à l'Hôtel de la Monnaie de Paris. Une centaine d'œuvres (peintures, sculptures, dessins, gravures) y seront rassemblées, choisies parmi les pièces majeures qui furent exposées dans les Salons et commentées par Diderot, de 1759 à 1781 : Boucher, Chardin, Greuze, Vernet, Fragonard, Robert, David... et d'autres moins connus et moins admirés. Ce sera donc, grâce à des contributions des principales institutions françaises et des musées étrangers, la première rétrospective plastique de ces années, de cette période charnière entre le rococo et le néo-classique, marquée par des débats passionnés sur la décadence des mœurs et de la vertu antique, sur la nature et le beau idéal. Un dispositif mis à la disposition du visiteur restituera, sous forme visuelle ou auditive, les principaux textes de Diderot. Des manuscrits de l'écrivain et des documents sur les Salons compléteront le circuit, et un catalogue, édité par la Réunion des Musées nationaux, réunira les études conjointement menées par les meilleurs spécialistes de Diderot et par des historiens d'art. Ce sera là un hommage vivant à celui qui fut indiscutablement le fondateur de la critique d'art en France.

... l'éducation

« Qu'on me donne un enfant,
qu'on m'enferme avec lui
dans une solitude,
et si je ne ramène pas un homme,
c'est que la nature y aura mis
un obstacle insurmontable. »

(Lettre à Falconet, juillet 1767)



Quand on parle des auteurs
qui ont écrit
sur l'éducation
au XVIII^e siècle,
on pense évidemment
d'abord à l'*Emile*
de Rousseau (1762). Mais
il est loin d'être le seul.
D'autres philosophes
se sont aussi préoccupés
d'éducation : Montesquieu
en parle longuement dans
L'esprit des lois (1748),
ainsi que d'Holbach ou
Helvétius (*De l'homme, de
ses facultés intellectuelles
et de son éducation*, 1772).
Il faudrait aussi nommer
des auteurs plus obscurs :
Charles Rollin,
Crousaz, la marquise
de Saint-Lambert,
l'abbé de Saint-Pierre,
de Bonneval, Morelly,
La Chalotais,
Roland d'Erceville,
Guyton de Morveau...
et encore ceux
qui se sont intéressés
à l'éducation
des sourds-muets :
l'abbé de l'Épée,
l'abbé Deschamps
et l'abbé Sicard...
Mais, surtout,
il ne faudrait pas oublier
Denis Diderot.

Au début de sa vie d'adulte — quand il avait impérieusement besoin de gagner de l'argent, Diderot a été précepteur — pendant trois mois — chez le financier Randon de Massane. Il avait aussi, toujours pour subsister, donné des leçons de mathématiques, « sans en savoir un mot » dit-il modestement (?) dans *Le neveu de Rameau*. Il est vrai qu'il ajoute ensuite : « *J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons écoliers.* »

On pense aujourd'hui qu'il est, en grande partie, sinon en totalité, l'auteur d'un ouvrage publié en 1763 sous la signature d'un professeur de rhétorique du collège de Beauvais, Crevier, et intitulé *De l'éducation publique*. Mais la « vocation » pédagogique de Diderot s'est surtout manifestée quand il a pris en mains l'éducation de sa fille Marie-Angélique, née le 2 septembre 1753, et seule survivante de ses quatre enfants. De cette expérience, il tirera des leçons plus générales sur l'éducation des filles (cf encadré p. 40).

En fait, le problème d'une « réforme de l'enseignement » était très impérieusement à l'ordre du jour au XVIII^e siècle. Outre qu'il était nécessairement lié aux préoccupations plus générales des « philosophes des lumières », un événement a certainement contribué à développer la réflexion sur ce thème et à proposer des solutions nouvelles : l'expulsion des jésuites (par arrêté du Parlement de Paris le 2 août 1762) qui exerçaient un quasi-monopole en matière d'éducation dans notre pays (une centaine de collèges, dont trente-huit dans le ressort du Parlement de Paris). C'est à cette occasion, en effet,

qu'il fut enjoint aux autorités locales et aux universitaires d'envoyer au procureur général des « mémoires en vue de la nouvelle organisation de l'éducation ». C'est à partir de ces projets, qui furent nombreux, que le président du Parlement de Bretagne, Louis-René de Caradenc de La Chalotais, rédigea, en 1763, son *Essai sur l'Éducation nationale ou Plan d'études pour la jeunesse*.

L'occasion fut donnée à Diderot de mettre noir sur blanc son propre projet de réforme de l'enseignement par l'impératrice de Russie, Catherine II (1). A sa demande, il rédigea, en 1775-1776, un *Plan d'une Université de Russie ou D'une éducation publique dans toutes les sciences*, et un *Essai sur les études en Russie* (qui, d'ailleurs, n'ont été publiés que longtemps après la mort de Diderot, en 1875). A ces deux textes on peut ajouter certains passages des entretiens qu'il avait eus avec l'impératrice et qui sont aujourd'hui connus sous le titre *Mémoires pour Catherine II*.

Dès le début de son *Plan*, Diderot pose nettement les principes de sa réforme : « *Une université est une école dont la porte est ouverte indistinctement à tous les enfants d'une nation et où les maîtres stipendiés par l'Etat les initient à la connaissance élémentaire de toutes les sciences.* » Il s'agit donc bien là d'un enseignement **public et obligatoire pour tous**, même si tous les élèves ne peuvent en parcourir entièrement les trois niveaux prévus, qui correspondent à nos enseignements primaire, secondaire et supérieur. Mais, au moins, il semble obligatoire pour les deux premiers.

Diderot parle assez peu des « petites écoles » (notre enseignement élémentaire), sinon pour indiquer que les enfants y apprennent à lire, à orthographier couramment la langue maternelle et à compter (« *les quatre règles ; les fractions ; la règle de trois, et le calcul par les jetons* »)... ainsi qu'à « *réciter par cœur le catéchisme* ». Il ajoute que, dès ce niveau, on puisse enseigner aux enfants « *la manière de tenir les livres en parties doubles, la science du change et tout ce qu'il est bon dans ces professions* [les professions « mécaniques » et le commerce], *pour y devenir plus habiles en moins de temps* ». A côté du catéchisme « religieux » (il écrit pour une souveraine un texte « officiel », et se doit à une certaine « prudence »), il veut aussi des catéchismes de morale et de politique, c'est-à-dire « *des livrets où les premières notions des lois du pays, des devoirs des citoyens, fussent consignées pour l'usage du peuple* » et un catéchisme usuel « *qui donnât une idée courte et claire des choses les plus communes de la vie civile, comme des poids et mesures, des différents états et professions, des usages que le dernier d'entre le peuple a intérêt à connaître, etc.* ». En somme, c'est déjà un peu notre instruction civique, notre enseignement « technique » et une information en vue de l'orientation professionnelle.

Diderot ne fixe pas d'âge pour entrer dans la « *première faculté, ou faculté des arts* » — ainsi qu'il désigne notre second degré. Il suffit que les connaissances de base soient acquises et les « *progrès de*

l'entendement » assurés. « *Les enfants, dit-il, ne sont pas tous en état de marcher au même âge.* » Cet enseignement s'étale sur huit années et Diderot fixe avec précision le contenu des trois « cours d'études » pour chacune des « classes » (c'est-à-dire années).

Le premier cours est le suivant :

- **Première classe :** L'arithmétique. L'algèbre. Les combinaisons ou premiers principes du calcul des probabilités. La géométrie.

- **Deuxième classe :** Les lois du mouvement et de la chute des corps. Les forces centrifuges et autres. La mécanique. L'hydraulique.

- **Troisième classe :** La sphère et les globes. Le système du monde. L'astronomie avec ses dépendances comme la gnomonique, etc.

- **Quatrième classe :** L'histoire naturelle. La physique expérimentale.

- **Cinquième classe :** La chimie. L'anatomie.

- **Sixième classe :** La logique critique. La grammaire générale et raisonnée.

- **Septième classe :** La grammaire russe et cette langue par principes. La langue esclavonne.

- **Huitième classe :** Le grec et le latin. L'éloquence et la poésie.

Un second cours d'études comprend deux classes, mais Diderot précise que ces cours seront continués parallèlement au premier pendant la même durée. Il est ainsi constitué :

- **Première classe :** Les premiers principes de la métaphysique ; la distinction des deux substances ; l'existence de Dieu ; les corollaires de cette vérité. La morale. La religion.

- **Deuxième classe :** L'histoire. La



« J'ai reçu le gros livre de Denis Diderot, et je le lirai lorsque l'article des Universités sera mis sur le tapis. »

(lettre de Catherine II de Russie, 20 janvier 1776)

géographie. La chronologie et les premiers principes de la science économique ou de l'emploi de son temps et de ses talents ; l'art de conduire sa maison et de conserver sa fortune.

Enfin, le troisième cours, commun à tous les élèves, donc lui aussi pendant les huit années, est consacré au dessin (2).

C'est un programme, on le voit,

très encyclopédique, et probablement trop ambitieux, surtout dans le domaine scientifique, peut-être « démentiel » comme on dit aujourd'hui, mais qui se distingue surtout, par rapport aux pratiques de ce temps, par le rejet, en fin de scolarité secondaire, des langues anciennes. Pourtant Diderot était un passionné de littérature grecque (il en a même été un bon traduc-

teur), mais il estime que la connaissance du latin et du grec (qui ne doivent, d'ailleurs, pas aller l'un sans l'autre selon lui) ne peut être utile qu'aux érudits, aux poètes, et

vent aussi bien, et même mieux, former la mémoire des enfants. L'expérience montre, de plus, qu'après cinq ou six ans d'études du latin, ils sont excédés de fatigue

une journée bien remplie

- 5 h 30: réveil des élèves des hautes classes (un peu plus de sommeil est accordé à ceux des basses classes);
- de 6 heures à 6 h 45: prière, toilette, étude « en particulier »;
- de 6 h 45 à 7 h 45: répétition;
- de 7 h 45 à 8 h 30: déjeuner et récréation (chaque classe dans sa salle);
- de 8 h 30 à 10 h 30: premier cours d'études;
- de 10 h 30 à 11 h 45: courte récréation à l'intérieur puis étude « en particulier »;
- de 11 h 45 à 12 h 45: dîner;
- de 12 h 45 à 13 h 30: récréation en plein air ou à l'intérieur selon le temps;
- de 13 h 30 à 14 h 30: étude « en particulier »;
- de 14 h 30 à 16 h 30: second cours d'études;
- de 16 h 30 à 17 h 15: troisième cours d'études;
- de 17 h 15 à 18 heures: goûter et récréation générale;
- de 18 heures à 18 h 45: retraite et étude particulière;
- de 18 h 45 à 19 h 45: répétition;
- de 19 h 45 à 20 heures: récréation;
- de 20 heures à 20 h 45: souper;
- 21 heures: prière;
- 21 h 45: coucher.

autres classes de littérateurs « *c'est-à-dire aux états de la société les moins nécessaires* » (sic) ! Il pense aussi que d'autres disciplines (chronologie, géographie, histoire) peu-

et d'ennui et ne savent à peu près rien.

On peut s'étonner aussi que l'enseignement de la langue et de la grammaire (russes en l'occurrence)

ne figure qu'à la septième année, et après celui de la grammaire générale et raisonnée. Mais ce dernier est lié à celui de la logique et de la critique, qui « *conduisent à l'étude de l'histoire et des belles lettres* », de même que la grammaire générale et raisonnée est « *l'introduction à l'étude de toutes les langues particulières* ». L'étude de ces autres langues (vivantes) n'est, curieusement, pas mentionnée dans le **Plan**. Mais dans l'**Essai** il n'en déclare pas moins qu'aujourd'hui le français, l'italien, l'anglais et l'allemand sont quatre langues essentielles à l'homme « *qui a joui d'une éducation libérale* ». De même, dans les **Mémoires**, il recommande l'étude des langues italienne, anglaise et allemande...

Diderot ne dédaigne pas non plus de s'intéresser à des problèmes, apparemment plus terre à terre, d'organisation. Pour que l'enseignement soit ouvert également à tous, les petites écoles doivent fournir « *du pain qui autorise le législateur à forcer les parents les plus pauvres d'y envoyer leurs enfants* ». De même il envisage un système de bourses accordées au mérite après un examen rigoureux. Il multiplie les examens, en cours et en fin d'année, pour stimuler l'émulation. Il autorise les redoublements mais ne veut pas de « *vétérans de plus de trois ans* ». Il rédige l'emploi du temps de chaque journée scolaire — depuis le réveil, à 5 h 30 (un peu plus tard pour les classes inférieures) jusqu'au coucher, à 21 h 45. Les cours proprement dits (quatre heures trois quarts en tout) y alternent avec des « répétitions » sous la direction d'un « maître de quartier », sorte de professeur adjoint aussi compé-

tent que le professeur en titre et capable de le remplacer en cas de besoin, ou sous celle d'un professeur des deux premiers cours, ainsi qu'avec des récréations, à l'intérieur ou en plein air, et des exercices religieux. Et il réserve deux après-midi libres jusqu'à 18 heures, chaque semaine, le mercredi et le samedi, qui sont consacrées à toutes sortes de jeux.

Il est très attentif aussi aux locaux scolaires. Il réclame des logements pour le personnel de direction et les maîtres (les célibataires du moins, car les femmes ne doivent pas entrer dans les collèges), des salles communes et des dortoirs communs pour les petites classes, des chambres particulières pour les élèves plus âgés, des salles pour les récréations intérieures en cas de mauvais temps, un lieu vaste, en plein air, ombré et sablé, pour les récréations générales, une bibliothèque, une collection de mathématiques, d'astronomie et de physique expérimentale, un cabinet d'histoire naturelle, un amphithéâtre d'anatomie, une collection d'anatomies préparées, un laboratoire de chimie, un droguier et — on le verra plus loin — un hôpital adjacent aux écoles de médecine ainsi qu'un séminaire à celles de théologie.

S'il ne parle que très peu de la formation des maîtres, il ne les oublie cependant pas. Les professeurs, pour lui, doivent être des laïcs (sauf, bien entendu, pour l'enseignement de la théologie, au niveau « supérieur »), et seront « honnêtement stipendiés » par l'Etat. Ils auront même droit à une « pension viagère » après un certain nombre d'années de bons services ou en cas d'infirmité. Le maître devra avoir

et les filles ?

Les écrits pédagogiques de Diderot semblent bien ne concerner essentiellement que l'éducation des garçons. Quelques allusions, cependant, dispersées dans divers ouvrages, nous renseignent un peu sur ce qu'il préconisait pour les filles. Dans *Le neveu de Rameau*, il envisageait pour sa fille — il déclare qu'elle avait alors huit ans — un peu de danse, mais pas trop « *pas plus qu'il n'en faut pour faire une révérence, avoir un maintien décent, se bien présenter et savoir marcher* », un peu de chant aussi, mais « *pas plus qu'il n'en faut pour bien prononcer* », un peu de musique, deux heures par jour pendant un ou deux ans sous la direction d'un « maître d'harmonie ». Il ajoute aussi « *de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin et beaucoup de morale* ». Le but général de cette éducation est de lui apprendre « *à raisonner juste* » et à supporter avec courage les peines de la vie.

C'est bien ainsi qu'il procéda en effet avec Marie-Angélique. Laissant à sa femme le soin de lui enseigner les tâches domestiques et aux prêtres, la religion, il lui fit apprendre — soit personnellement soit par des précepteurs — la géographie, l'histoire, la musique (en particulier la pratique du clavecin et la danse).

Rien donc, ici, de très original. Diderot, en ce domaine, reste un homme de son siècle et veut à peu près uniquement qu'une femme soit une bonne épouse et une bonne maîtresse de maison. Mais précisément pour cette première mission — et aussi pour qu'elle évite de se laisser prendre aux pièges des entreprises « immorales » des hommes — il veut qu'une jeune fille (à seize, dix-sept ou dix-huit ans) ait eu une solide information sexuelle. C'est ainsi qu'il avait confié sa fille à une femme qui fut célèbre en son temps, Mademoiselle Biheron. Celle-ci, qui avait commencé par peindre des fleurs, avait ensuite modelé en cire des pièces anatomiques parfaitement imitées, qui représentaient « *le cerveau, le cervelet et toutes ses parties, l'œil, l'oreille, la poitrine, les poumons, le cœur, l'estomac, la rate, les intestins, la vessie, la matrice, les parties de la génération de l'un et de l'autre sexe... les muscles, les veines et les artères, etc.* » Ainsi, en particulier, sa fille a pu tout apprendre — scientifiquement — sur la menstruation, la grossesse et l'accouchement — et s'en est, dit-il, fort bien trouvée.

Diderot conseilla donc à Catherine de Russie de faire venir à Saint-Petersbourg, pour qu'elle y enseigne dans la « Maison des jeunes filles », cette « *demoiselle très habile et très honnête* » (elle avait donné ses leçons non seulement à Paris, mais à Londres, et avait fait l'objet d'un rapport élogieux, du docteur Morand, à l'Académie des Sciences, en 1759). L'affaire ne se fit pas cependant...

aussi de bonnes mœurs, une science approfondie... et un peu de patience « *qu'il aura s'il veut bien se rappeler qu'il fut jadis autrefois un ignorant* ».

Et ceci encore, qui n'est pas négligeable, sur la « pédagogie » : « *Au lieu d'affecter une supériorité de savoir, il vaudrait mieux qu'il ait l'air d'étudier et de travailler avec ses élèves, qu'il découvre devant eux les vérités et les solutions des problèmes par des méthodes hésitantes, et non par une marche sûre, rapide et non tâtonnée.* » Il ajoute aussi (dans les **Mémoires**) : « *Il ne faut pas donner trop d'enfants à un même instituteur. C'est un point important.* »

Après la « première faculté », les étudiants, ceux en tout cas qui sont aptes à recevoir un enseignement « supérieur », ont le choix entre trois autres facultés : médecine, droit et théologie. La première comporte sept chaires de professeurs et sept années d'études. Diderot précise que les professeurs devront enseigner à plein temps et qu'à côté des écoles seront établis des hôpitaux « *où les élèves soient initiés à la pratique* ». Là aussi, la progression des études est strictement déterminée :

- **Première et deuxième années** : enseignements préliminaires (histoire naturelle, chimie, anatomie) ;
- **Troisième année** : physiologie ;
- **Quatrième année** : anatomie et pathologie ;
- **Cinquième année** : chirurgie et pharmacie, avec des travaux pratiques (opérations sur des cadavres et préparations de médicaments) ;
- **Sixième et septième années** :

étude pratique des maladies aiguës puis chroniques à l'école et à l'hôpital.

A la faculté de droit, qui s'étend sur quatre années, huit professeurs sont chargés des cours suivants : droit naturel, histoire de la législation (première année) ; droit des gens et **Institutes** de Justinien (deuxième) ; droit national ancien et moderne, droit ecclésiastique (troisième) ; droit civil, procédure civile et criminelle (quatrième). Chaque année est sanctionnée par des examens publics.

Enfin, la faculté de théologie a pour mission de former les prêtres, probablement en cinq années, avec cinq professeurs. Les matières prévues sont la science de l'écriture sainte, la théologie dogmatique, la théologie morale, l'histoire ecclésiastique... et l'hébreu (enseignement de la langue et explication du texte original) — les futurs prêtres étant censés avoir appris le grec et le latin à la faculté des arts.

Ce programme général d'enseignement était, il faut le reconnaître, tout à fait révolutionnaire pour son temps. Mais il demeure encore plein de leçons pour le nôtre, car il répond toujours à des exigences qui ne nous sont toujours pas étrangères. Il ne veut pas « *condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société* », et ceci essentiellement pour lutter contre l'injustice et l'oppression : « *Un paysan qui sait lire et écrire est plus malaisé à opprimer qu'un autre.* » Il veut promouvoir les meilleurs, de quelque milieu qu'ils viennent : « *Le nombre des chaumières étant à celui des palais dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talents et la vertu sortiront plutôt*

d'une chaumière que d'un palais. »

Il entend développer un humanisme nouveau : « *On devrait donner dans les écoles une idée de toutes les connaissances nécessaires à un citoyen, depuis la législation jusqu'aux arts mécaniques, qui ont tant contribué aux avantages et aux agréments de la société ; et dans ces arts mécaniques, je comprends les professions de la dernière classe des citoyens.* » Il se propose de réhabiliter, sinon de privilégier, une culture scientifique et même technique. Il a pour but, enfin, d'assurer le progrès des sociétés humaines : « *Instruire une nation, c'est la civiliser ; éteindre les connaissances, c'est la ramener à l'état primitif de la barbarie.* »

Ceci, d'ailleurs, sans illusions excessives. Dans sa **Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé De l'Homme**, Diderot écrit, prudemment : « *Il dit : l'éducation fait tout — Dites : l'éducation fait beaucoup.* »

Pierre-Bernard Marquet

(1) D'autres souverains européens ont aussi fait appel à des « experts » français. Gustave III de Suède demande un traité à un conseiller honoraire du Parlement, Le Mercier de la Rivière, la margrave de Bade, un projet d'édit au marquis de Mirabeau, Stanislas Poniatowski prend Dupont de Nemours comme secrétaire de son Conseil suprême de l'Éducation nationale.

(2) Dans un premier temps Diderot avait inscrit dans son **Plan** un quatrième « cours d'exercices » comportant deux classes : musique et danse, escrime, manège ou équitation et nage. Mais il l'a supprimé de son « plan réduit », peut-être, entre autres raisons, à cause de l'exemple qu'il avait eu dans l'École des Cadets de Russie, où l'éducation physique n'était pas négligée, mais où, dit-il, « *le spectacle en est effrayant* ».

(3) Une étude très fouillée de la pensée pédagogique de Diderot et de sa place dans son siècle a été donnée par Jean-Marie Dolle, sous le titre **Politique et Pédagogie, Diderot et les problèmes de l'éducation** (Paris, librairie philosophique J. Vrin, coll. « l'enfant », 1973, 204 P.).

« Votre Majesté
Impériale
m'a demandé
quelle était
ma manière d'écrire.
J'examine premièrement
si la chose
peut être mieux faite
par moi que par un autre
et je la fais. »

(Mémoires
pour Catherine II)

Ce n'est pas une mince affaire que d'établir une édition vraiment complète, et tout à fait exacte, des œuvres de Diderot : ouvrages anonymes, manuscrits dispersés ou mal recopiés, textes difficiles à dater, très grande variété des sujets traités (qui exigent des commentateurs spécialisés)... et peut-être aussi « attributions douteuses ». Pourtant, depuis quelques décennies, d'éminents diderotistes se sont lancés dans l'aventure et, grâce à eux, nous pouvons connaître, aussi complètement que possible, celui que ses contemporains appelaient « le philosophe », mais qui était aussi beaucoup plus, sans que souvent ils s'en soient doutés.

une œuvre enfin complète.



Ce n'est pas un paradoxe que de dire qu'en notre siècle nous connaissons beaucoup mieux l'œuvre de Diderot que ses contemporains. Avant 1784, date de sa mort, le « grand public » avait sans doute pu lire l'*Encyclopédie* ou des ouvrages comme l'*Eloge de Richardson* (1761), les *Réflexions sur Térence* (1763), l'*Essai sur les règnes de Claude et Néron* (1782), à la rigueur *Les bijoux indiscrets* (1748), il avait pu voir jouer *Le père de famille* (en 1761) ou *Le fils naturel* (en 1771), et compléter ses connaissances sur les théories dramatiques de Diderot en consultant l'*Entretien sur le Fils naturel*

(1757) ou le **Discours sur la poésie dramatique** (1758).

Plus rares étaient les « initiés » qui avaient pu recevoir, recopiés à la main par les scribes de son directeur Melchior Grimm, la **Correspondance littéraire**, et y découvrir, à partir de 1759, les comptes rendus des Salons, et bon nombre d'articles divers, sans compter des ouvrages plus importants comme les **Essais sur la peinture**, **Ceci n'est pas un conte**, **Jacques le fataliste**, le **Supplément au voyage de Bougainville**, **l'Entretien d'un philosophe avec la Maréchale...**

Plus rares encore, peut-être, étaient ceux qui pouvaient le soupçonner d'être l'auteur d'ouvrages plus explosifs comme les **Pensées philosophiques** (1746), la **Lettre sur les aveugles** (1749), les **Pensées sur l'interprétation de la nature** (1754) ou **Suffisance de la religion naturelle** (écrit en 1747, publiée en 1770)... ou même d'avoir participé à la rédaction de **l'Histoire des Deux Indes** de l'abbé Raynal (1780-1784)...

Au cours du XIX^e siècle on vit se multiplier les éditions d'**Œuvres complètes**, qui ne l'étaient pas tout à fait... jusqu'à celle qui fit longtemps autorité, publiée par Assézat et Tourneux, chez Garnier (1875-1878). Car, en fait, la découverte du vrai Diderot, du Diderot complet, est un véritable roman à épisodes, dont certains sont assez cocasses. On connaît, en particulier, l'« aventure » du **Neveu de Rameau**, dont Goethe eut, en 1804, en mains une copie, aujourd'hui perdue, et qu'il traduisit en allemand. Cette version fut ensuite reproduite en français en 1821. Deux ans plus tard, la fille de Diderot, Madame Vandeuil, fit tenir à Brière

et Walferdein une copie du **Neveu**, que ceux-ci imprimèrent... en en altérant le texte ! Une autre copie apparut dans l'édition Assézat-Tourneux... mais ce n'est qu'en 1890 que le bibliothécaire de la Comédie-Française, Georges Monval, découvrit dans une boîte de bouquiniste, quai Voltaire (sic !), une copie de la main même de son auteur. Il la publia en 1891.

D'autres manuscrits connurent un sort au moins aussi rocambolesque. On sait que Catherine II de Russie avait acheté à Diderot son immense bibliothèque, en 1765, tout en lui en laissant la jouissance. Mais après sa mort tous ces ouvrages, ainsi que les manuscrits de Diderot, furent, conformément au « contrat », prendre le chemin de la Russie. En 1830, l'éditeur parisien Paulin put obtenir de ces manuscrits quelques copies... d'ailleurs frauduleuses. D'autres chercheurs ont pu, heureusement, depuis, obtenir enfin les textes exacts. Il en est de même pour les notes prises par Diderot avant les entretiens qu'il avait eus régulièrement avec l'impératrice, dont une partie fut publiée par Tourneux, en 1899, mais à partir d'une copie incorrecte, et sous le titre inexact d'**Entretiens avec l'Impératrice**. Ce n'est qu'en 1952 que fut retrouvé le manuscrit authentique, à Moscou... Il a, en 1966, été publié par Paul Vernière, sous le titre **Mémoires pour Catherine II** (Garnier).

Les lettres que Diderot écrivit à Louise-Henriette Volland, « Sophie », comme il l'appelait, n'ont été connues — au moins les 187 conservées, car les 134 premières ont été détruites — qu'en 1930 dans une édition, pas toujours très exacte d'ailleurs, procurée par

André Babelon. (Une partie d'entre elles avait déjà été publiée par Paulin en 1830, après avoir été recopiées subrepticement à Saint-Petersbourg d'après une copie envoyée à Catherine, puis par Assézat et Tourneux en 1876.) Une nouvelle édition en parut en 1965 au Club français du livre, par Yves Florenne, puis une autre aux éditions de Minuit, dans la **Correspondance générale**, établie par Georges Roth et Jean Varloot. Cette édition a été reprise dans les **Œuvres complètes**, en 15 volumes, du Club français du Livre (1970-1973). (1)

Mais l'épisode le plus étonnant, peut-être, de la « découverte » de Diderot fut celui du Fonds Vandeuil. On savait, dès avant la dernière guerre, que les descendants de Diderot conservaient une masse importante de documents et de manuscrits. C'est un érudit allemand, Herbert Dieckmann — il avait dû s'exiler de son pays parce qu'il avait épousé une juive —, qui put en négocier l'achat (ils étaient dans un château de la famille en Normandie)... et qui les emporta en Amérique après la guerre. La bibliothèque de l'université de Harvard était très désireuse de s'approprier ce précieux trésor. Fort heureusement, un arrêté pris en Conseil des ministres (alors présidé par Georges Bidault) en décida l'achat au nom de la France, et le Fonds Vandeuil put traverser l'Atlantique. Il fut réparti entre la Bibliothèque nationale, que dirigeait alors Julien Cain (les textes « littéraires », au sens large du mot) et les Archives de la Haute-Marne, à Chaumont (les papiers « familiaux »). Il fallut ensuite procéder à un inventaire et établir un catalo-

gue — qui parut en 1951, à Genève, sous la signature de Dieckmann.

C'est alors que Julien Cain eut l'idée de réaliser une édition, enfin vraiment complète et enfin « scientifique », des œuvres complètes, et en proposa la charge à l'éditeur Hermann. Un Comité de publication fut réuni, avec Dieckmann, Jean Fabre, Jacques Proust et Jean Varloot. Ce sont aujourd'hui ces deux derniers qui assurent la poursuite de l'entreprise, Jean Fabre étant décédé et Herbert Dieckmann trop âgé et trop malade pour continuer cette tâche. Une cinquantaine de spécialistes de tous pays collaborent à cette édition monumentale, dont le plan général comporte trente-trois volumes — dont quinze sont déjà sortis (2). A cet immense travail, le Centre national des lettres et le Centre national de la recherche scientifique apportent également une aide non négligeable, financière en particulier, ainsi que les universités Paul-Valéry de Montpellier (où enseigne Jacques Proust) et Paris IV.

Car les problèmes ne sont pas minces ! Il faut d'abord établir avec certitude le texte exact — donc savoir « lire » l'écriture manuscrite de Diderot... ou des autres copistes —, comparer les versions successives des textes, apprécier la valeur possible des corrections (certaines sont de la main du gendre de Diderot, mais avaient-elles eu l'accord de Diderot ?)... donc constituer un appareil critique précis et complet. Il faut aussi dater sans erreurs les diverses œuvres restées manuscrites. Il faut aussi décider, et ce n'est pas toujours le plus facile, quels articles de l'*Encyclopédie* doivent être retenus.

Jusqu'à l'interdiction de l'ouvrage (1759) — article « *Marbreur » — pas trop de problèmes : les textes de Diderot sont signalés d'un astérisque. Mais ensuite, c'est aux indications données par son ami Naigeon qu'il faut se fier. Certains articles, cependant, n'ont pas été repris dans cette édition, ceux qui ne sont qu'en fait que traductions ou reprises d'autres ouvrages. Par suite, ce recensement de la contribution personnelle de Diderot peut donner matière à quelques incertitudes, donc à des divergences selon les éditions.

Il faut aussi, mais là le terrain est plus mouvant encore, décider s'il faut attribuer ou non à Diderot des textes publiés de son temps, mais signés d'autres noms que le sien. Certaines de ces « attributions douteuses » n'en seront pas moins retenues dans un des derniers tomes de cette édition. Mais probablement pas les articles qu'un érudit hollandais affirme avoir découverts dans des publications du XVIII^e siècle et qu'il a publiés sous le titre **Essais inconnus de jeunesse de Diderot, 1745**. Jean de Booy ne donne, en effet, pas de preuves formelles, tout à fait convaincantes, de leur authenticité, il ne s'appuie guère que sur des présomptions, nées de similitudes de style ou de pensée...

On comprend qu'au milieu de toutes ces embûches l'œuvre n'avance qu'à petits pas. Mais ne pourrait-on pas rêver d'un moyen susceptible d'en accélérer l'achèvement ? Il suffirait peut-être que, sans être pour autant retirée à l'éditeur qui s'est jusqu'ici chargé de ce travail, l'entreprise se transforme pour devenir une véritable « édition nationale », qui pourrait ainsi bénéficier plus largement encore des ap-

puis, financiers entre autres, des pouvoirs publics et des institutions qu'ils gèrent (C.N.R.S. en particulier) ?

Ne serait-ce pas là un heureux couronnement de cette année Diderot ? Ne serait-ce pas une manière de faire entrer définitivement et totalement dans notre patrimoine culturel un homme qui fut si longtemps méconnu, mal compris, et surtout mal aimé... et qui n'en est pas moins l'un des plus grands de notre histoire, littéraire, scientifique, philosophique et artistique... ?

Pierre-Bernard Marquet

(1) Jean Varloot vient de publier, avec une très intéressante introduction, un choix de ces **Lettres à Sophie Volland**, aux éditions Gallimard, coll. Folio, dans lequel il a essentiellement retenu celles qui mettent en relief les rapports personnels des deux amants, plutôt que celles qui constituent une sorte de chronique de la vie intellectuelle de cette époque et où abondent les renseignements sur la biographie de l'auteur. On y trouvera ainsi un bien curieux « roman d'amour », dont certains aspects surprendront peut-être...

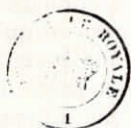
(2) L'édition Hermann suit dans ses grandes lignes la chronologie de l'œuvre de Diderot, mais avec, cependant, parfois des tomes « thématiques » qui réunissent, par exemple, les écrits mathématiques de Diderot, même s'ils n'ont pas tous été rédigés par lui à la même période. Ceux-ci ont été présentés par Jean Mayer, professeur à l'université Paul-Valéry de Montpellier, de même que le dernier tome paru, qui comprend, entre autres, les **Leçons de clavecin**... On a pu lire plus haut (p. 25) son article sur les mathématiques et la musique chez Diderot.

d'une encyclopédie...

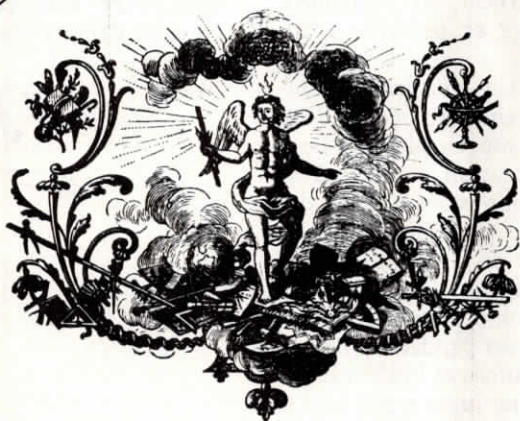
ENCYCLOPÉDIE,
O U
**DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS,**
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. *DIDEROT*, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse; & quant à la *PARTIE MATHÉMATIQUE*, par M. *D'ALEMBERT*, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, & de la Société Royale de Londres.

*Tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris!* HORAT.



TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { *BRIASSON*, rue Saint Jacques, à la Science.
DAVID l'ainé, rue Saint Jacques, à la Plume d'or.
LE BRETON, Imprimeur ordinaire du Roy, rue de la Harpe.
DURAND, rue Saint Jacques, à Saint Landry, & au Griffon.

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Comment rendre
un meilleur hommage
au grand ouvrier
de l'*Encyclopédie*
ou *Dictionnaire raisonné*
des sciences, des arts
et des métiers,
sinon, deux cents ans
après sa mort,
en réalisant
une nouvelle encyclopédie,
qui soit celle
de notre siècle ?
C'est ce qui vient
d'être décidé par
le ministère
de l'Industrie
et de la Recherche.
Une Mission pour
l'encyclopédie,
dirigée par
Dominique Lecourt,
chargé de mission auprès
du directeur général
du C.N.R.S.,
a donc élaboré
un projet d'une
Encyclopédie nationale
des sciences

et des techniques.
 C'est une Fondation
 pour l'encyclopédie
 qui aura la tâche
 de la mener à bien,
 avec l'aide d'une
 Commission Diderot
 de vingt-cinq membres
 (chercheurs,
 universitaires,
 journalistes scientifiques,
 enseignants,
 syndicalistes,
 formateurs...).

Après avoir
 donné la parole
 à Diderot lui-même,
 qui, dans les *Mémoires
 pour Catherine II*,
 a raconté comment
 il a mené à bien
 son ouvrage,
 nous laissons
 à Dominique Lecourt
 le soin de préciser
 quels seront
 l'esprit et les buts de
 l'*Encyclopédie nationale
 des sciences
 et des techniques.*

J'ai travaillé près de trente ans à cet ouvrage. De toutes les persécutions qu'on peut imaginer, il n'en est aucune que je n'aie essuyée. Je laisse là les libelles diffamatoires de toutes couleurs. J'ai été exposé à la perte de l'honneur, de la fortune et de la liberté. Mes manuscrits circulaient de dépôt en dépôt, recelés tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. On a tenté plus d'une fois de les enlever. J'ai passé plusieurs nuits à ma fenêtre dans l'attente de l'exécution d'un ordre violent. J'ai été sur le point de m'expatrier, et c'était le conseil de mes amis, qui ne voyaient plus de sûreté à Paris pour moi. L'ouvrage a été proscrit et ma personne menacée par différents édits du roi et par plusieurs arrêts du Parlement. Nous avons eu pour ennemis déclarés la cour, les grands, les militaires, qui n'ont jamais d'autre avis que celui de la cour, les prêtres, la police, les magistrats, ceux d'entre les gens de lettres qui ne coopéraient pas à l'entreprise, les gens du monde, ceux d'entre les citoyens qui s'étaient laissé entraîner par la multitude. Cependant, au milieu de ce déchaînement général, tout le monde souscrivait. Ils voulaient avoir l'ouvrage et perdre les auteurs.

Lorsqu'on eut inutilement employé les moyens d'empêcher l'ouvrage, on ne songea plus qu'à ralentir son exécution et nuire à sa perfection. Nous avons souffert des suspensions de plusieurs années et des désertions de coopérateurs, et, pour comble de disgrâce, un infâme imprimeur, qui dépeçait mon ouvrage à mon insu pendant la nuit, a mutilé dix volumes et brûlé les manuscrits qu'il ne jugeait pas à propos d'employer (1).

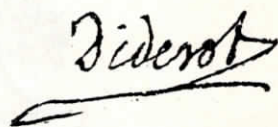
On fit du nom d'encyclopédiste une étiquette odieuse qu'on attachait à tous ceux qu'on voulait montrer au roi comme des sujets dangereux, désigner au clergé comme ses ennemis, déférer au magistrat comme des gens à brûler et traduire à la

nation comme de mauvais citoyens. Un encyclopédiste est encore aujourd'hui un homme de sac et de corde, sans qu'on sache quand cela finira ; c'est ainsi qu'on nous peignait dans les cercles de la société et dans les chaires des églises, et l'on continue.

Il restait une dernière ressource, c'était de nous rendre ridicules.

M. de Choiseul, qui nous haïssait sans savoir pourquoi, tira de l'obscurité un pauvre diable très méchant, sans connaissances, sans génie, sans principes, sans talent, et sans mœurs, et lâcha contre nous cette espèce d'Aristophane, qui était bien aussi pervers que l'ancien mais qui n'avait pas sa verve. On nous mit sur la scène, et l'on vit Rousseau à quatre pattes, Helvétius donnant des leçons de vol à son valet, moi je ne sais comment. Des satires personnelles succédèrent à cette comédie. Le tout, mauvais, tomba dans la boue avec l'auteur, qui y est resté enseveli avec ses tristes productions et cette plaisante inscription : *Pâlis, sot* ; c'était l'anagramme du personnage.

Il n'est pas surprenant qu'au milieu de tous ces troubles renaissants l'*Encyclopédie*, avec toutes les qualités d'un excellent ouvrage, ait tous les défauts d'un mauvais.



(1) Allusion à l'imprimeur Le Breton, dont Diderot découvrit la trahison, sans doute en novembre 1764, en consultant les épreuves de l'article *Sarrazins*. Diderot, malgré sa colère, n'en décida pas moins de continuer son travail. Les ravages causés par Le Breton ont été exposés dans *The censoring of Diderot's Encyclopédie and the re-established text*, de Douglas Gordon et Norman Torrey (New York, Columbia, 1947). N.D.L.R.

...à l'autre

L'Encyclopédie s'adressera, par le biais de produits destinés à des publics de différents niveaux, à tous les citoyens. Conjuguant les possibilités actuelles de la télématique et de l'édition papier, elle offrira à ses utilisateurs une multiplicité d'accès à une information constamment mise à jour. L'Encyclopédie affirmera ainsi sa présence à la pointe de la recherche, au cœur des débats que suscitent ses avancées et ses retombées. Elle répondra du même coup aux trois traits essentiels de la période de mutation que nous vivons.

Premier trait: cette mutation est culturelle. Voici en effet qu'au temps du mépris, naguère encore si tenace, succède un puissant mouvement d'intérêt pour les questions scientifiques et techniques, et que cet intérêt est celui de la masse des citoyens. Voici aussi que la communauté scientifique et technique française, qui répugnait singulièrement aux tâches de vulgarisation et de diffusion, ressent le besoin de désenclaver la culture dont elle est porteuse.

Deuxième trait: cette mutation est technologique. Elle est marquée en particulier par le surgissement des nouvelles technologies de l'information qui font de proche en proche porter leurs effets sur l'ensemble du procès de production et d'échange. Les nouvelles méthodes extrêmement puissantes de

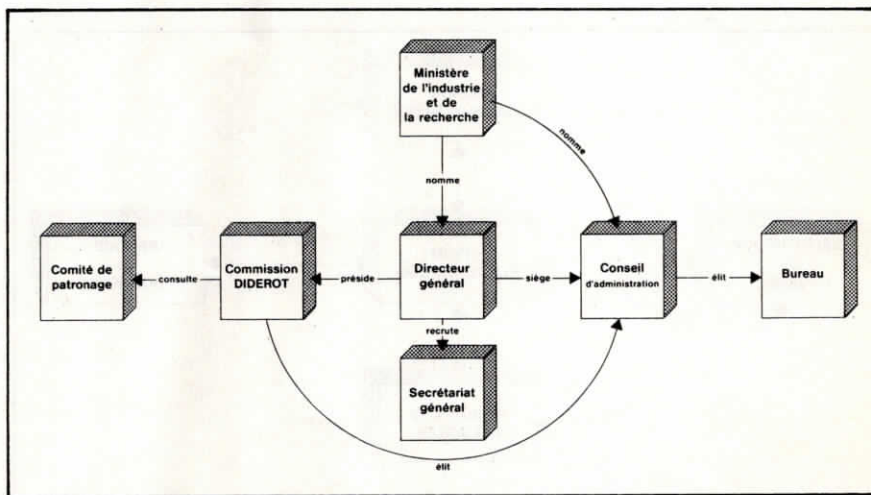
stockage et de transmission de l'information, les nouveaux modes de conception et de traitement des images, vont, comme certaines réalisations le montrent déjà aux Etats-Unis, bouleverser dans les années qui viennent les conditions et les modalités même du travail intellectuel.

Troisième trait: cette mutation est épistémologique. On peut schématiquement caractériser cet événement par le concours de deux prises de conscience. Celle des chercheurs des sciences dites «dures», comme de ceux des sciences humaines et sociales, qui redécouvrent les présupposés philosophiques qui ont guidé la déter-

mination de leurs champs d'investigations et la construction de leurs «objets». Mais le plus remarquable, une nouvelle fois, c'est qu'à ce mouvement correspond, de la part des citoyens confrontés aux sciences et techniques sous les espèces de résultats souvent énigmatiques et parfois terrifiants, une prise de conscience des enjeux économiques, mais aussi éthiques et sociaux de l'activité scientifique.

L'ambition du projet encyclopédique est de faire se conjuguer en un seul mouvement les forces sociales de la mutation culturelle, les forces industrielles de la mutation technologique, les forces intellectuelles de la mutation épistémologique.

L'Encyclopédie présentera donc la science en mouvement. Lieu de convergence des «questions vives» avec lesquelles chercheurs, ingénieurs et techniciens sont aux prises, elle aura pour objectif de les rendre intelligibles à tous. Ces



questions peuvent être d'ordre purement théorique, ou bien, surgissant à la pointe de la recherche et brouillant les frontières disciplinaires, avoir une portée philosophique, éthique, sociale, voire politique. Ce sont en outre celles qu'imposent les nouveaux rapports entre les citoyens, les sciences et les techniques.

Recueillie et sélectionnée par la Commission Diderot (réunissant des chercheurs et des universitaires de toutes disciplines, des représentants du monde de l'industrie et des professionnels de la communication), chacune de ces questions fera l'objet d'un ouvrage réunissant les réflexions critiques de dix à quinze auteurs. Ainsi sera constitué, dans un délai relativement bref, un fonds bibliographique d'une conception tout à fait inédite. En parallèle, la mise en service d'une banque de données fera, du « trésor » de connaissances ainsi rassemblé, un « trésor » actif, accessible à tous les chercheurs et ouvert à tous commentaires, critiques et enrichissements. Initialement composée de dossiers de « questions vives » regroupant les attendus du choix de la Commission Diderot, un résumé

des différents articles traitant de la question et les actes du débat réunissant leurs auteurs, la banque de données sera par la suite indéfiniment complétée par les réactions de ses utilisateurs.

Mais l'objectif du projet encyclopédique est moins d'« instruire le citoyen » que de susciter son intérêt à s'appropriier les questions scientifiques. Il est aussi de répondre à des questions qui, pour être formulées de façon non scientifique, n'en sont pas moins les questions de base que se posent les lecteurs sur les sciences et les techniques.

Cette double ambition prendra figure concrète dans le dispositif original mis au point pour répondre à cette attente. Une encyclopédie à fascicules reliables reprendra, sous une forme accessible à tous, les thèmes des deux cents ouvrages du fonds bibliographique. Et cette encyclopédie proprement dite sera articulée sur une bibliothèque de logiciels qui autorisera l'emploi conjugué du fascicule et du terminal d'ordinateur. Chaque fascicule comportera une rubrique dont l'objet sera d'inciter et d'aider l'utilisateur à compléter sa lecture par la consultation sur terminal de

tel programme ludique ou pédagogique spécialement conçu à cet effet. Grâce aux diverses fonctions que le logiciel mettra à sa disposition, le lecteur pourra ainsi accéder à différents niveaux de définition ou obtenir un supplément d'information.

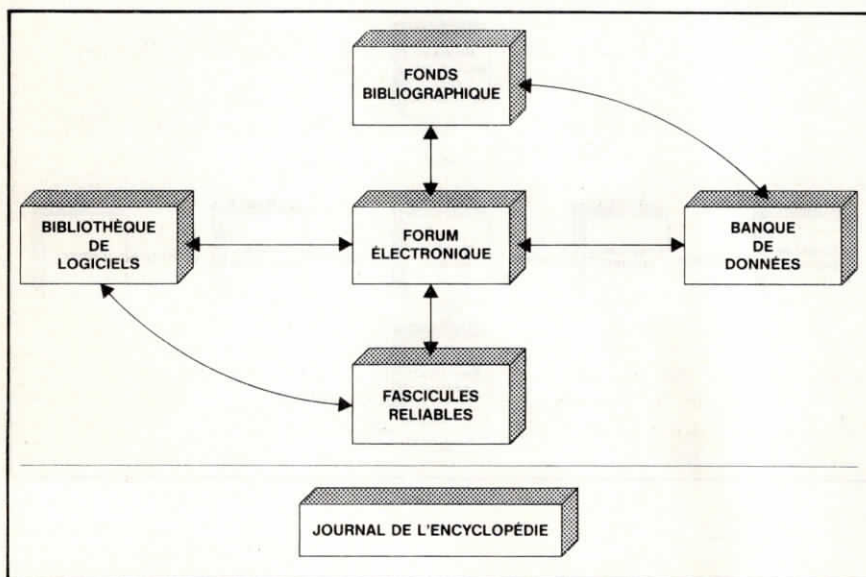
Dernière originalité, mais non des moindres, la réalisation de ces différentes opérations sera confiée au secteur privé, sous la responsabilité de la Fondation pour l'Encyclopédie, dont la création interviendra à l'automne 1984.

Ainsi l'Encyclopédie, s'adressant aux chercheurs, contribuera-t-elle à cette exploration du possible qu'est toute recherche. Etablissant sa réflexion au niveau des grandes problématiques qui sous-tendent le travail scientifique, elle contribuera à rendre aux spécialistes le langage commun qui leur fait aujourd'hui si souvent défaut. Elle offrira au « décroissement » des recherches que chacun appelle de ses vœux, un dispositif concret.

S'adressant aux ingénieurs, aux techniciens et à tous les acteurs du monde industriel, l'Encyclopédie les invitera à réfléchir aux conditions et aux conséquences sociales du progrès de la recherche scientifique et technique. Elle cherchera à définir ce que pourrait être un nouveau rapport social à la science.

S'adressant à tous les citoyens qui sont confrontés aux avancées et aux retombées des sciences et des techniques sans en connaître le plus souvent ni les tenants ni les aboutissants, elle sera l'instrument qui leur permettra de juger en connaissance de cause les mutations en cours.

Dominique Lecourt



Le bicentenaire de la mort de Diderot a été déjà et sera, tout au long de l'année, célébré par de nombreux colloques dans le monde entier.

- ▶ **5 mars.** U.S.A., New York, Brooklyn College : « Diderot 84 ».
- ▶ **8-10 mars.** U.S.A., Charleston : « Le bicentenaire de la mort de Diderot et du Dr Johnson ».
- ▶ **30-31 mars.** France, Langres : Journées haut-marnaises d'art et d'histoire : « La Haute-Marne et l'esprit des lumières ».
- ▶ **26-29 avril.** U.S.A., Boston, Université du Massachusetts : Dans le cadre du congrès annuel de l'American Society for Eighteen Century Studies sur le thème « Location of Power », une séance sur Diderot.
- ▶ **seconde quinzaine de mai.** Italie, Bologne, Université et Institut Gramsci : « Matérialisme et politique chez Diderot ».
- ▶ **15-18 mai.** Autriche, Vienne : « Diderot ».
- ▶ **21-27 mai.** U.R.S.S., Leningrad : « Diderot, la culture russe aux XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles ».
- ▶ **troisième semaine de mai.** R.F.A., Cologne : « Diderot ».
- ▶ **1^{er}-2 juin.** France, Langres : Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes : « La Bourgogne et la Champagne au temps de Diderot ».
- ▶ **2-4 juillet.** France, Paris : « L'édition des œuvres complètes de Diderot ».
- ▶ **4-11 juillet.** France, Paris, Sèvres, Reims, Langres : Colloque international Diderot. Séance inaugurale, Sorbonne (le 4) puis, au Centre international de Sèvres, « Diderot philosophe, Diderot et l'amour, Diderot et la politique, Diderot et l'invention littéraire, Diderot et la science, Diderot et l'art, Diderot et l'étranger, Diderot et l'Encyclopédie » (les 5, 6, 7 et 8) ; à la maison de la Culture de Reims : « Diderot et le théâtre, Le théâtre d'aujourd'hui et Diderot » (le 9) ; exposition, concerts, spectacles à Langres, les 10 et 11.
- ▶ **2-5 septembre.** Grande-Bretagne, Edimbourg : « Diderot, les dernières années, 1770-1784 ».
- ▶ **15-20 septembre.** France, Brest : « Diderot, l'Encyclopédie et la marine ».
- ▶ **octobre.** France, Paris : colloque organisé par l'Unesco : « L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences et des arts ».
- ▶ **15-22 octobre.** Hongrie, Matrafüred : « La naissance et la fin des lumières ».
- ▶ **16 novembre.** France, Clermont-Ferrand : « Diderot et Greuze ».
- ▶ **18-22 novembre.** Japon, Kyoto : « Diderot, le XVIII^e siècle en Europe et au Japon ».
- ▶ **1^{er}-4 décembre.** R.D.A., Halle, université Martin-Luther : « Unité et diversité chez Diderot ».
- ▶ **12-13 (ou 19-20) décembre.** France, Aix-en-Provence : « Diderot, l'art et la musique ».
- ▶ **fin décembre.** Tunisie, Tunis : « Diderot, l'Encyclopédie et l'Islam ».
- ▶ **janvier 1985.** Portugal, Lisbonne : « Diderot ».
- ▶ **date non précisée (sous réserve).** Tchécoslovaquie, Prague.

Des précisions et informations supplémentaires peuvent être demandées au Comité national Diderot, coordonné par Jacques Darolles, directeur de la maison de la Culture André-Malraux, 3, chaussée Bocquainé, B.P. 1183, 51057 Reims Cedex. Tél. : [26] 40-23-26.

« Pour moi, je suis
de mon pays. »

(Lettre à Sophie Volland
10 août 1759)



un Langrois au-dessus de tout soupçon

Qui était donc, en définitive, ce Diderot multiple,
insaisissable... et dérangeant ?

Il appartenait évidemment à ses compatriotes d'aujourd'hui
de mener leur enquête, dans une ville encore toute pleine de sa présence.

C'est ce qu'ont fait, dans un Projet d'action éducative,
ambitieux mais très réussi, les élèves et les professeurs du lycée... Diderot,
avec le concours, aussi, des parents et des Langrois.

Ainsi est née une vidéo-cassette de quarante-cinq minutes...

dont on peut souhaiter qu'elle soit largement diffusée
bien au-delà des remparts derrière lesquels, un certain 5 octobre 1713,
vit le jour le fils du maître coutelier Didier Diderot et d'Angélique Vigneron.

Langres, douze mille habitants, chef-lieu d'arrondissement de la Marne, isolée dans un recoin de la région Champagne-Ardenne... Pourtant, les Langrois sont fiers de leur ville autant que les remparts qui la protègent jalousement. C'est, disent-ils, la conscience historique et culturelle du département, face aux deux autres « grandes » villes, Chaumont, préfecture peut-être mais ville administrative, et Saint-Dizier, cité industrielle. Langres au contraire se fait coquette pour attirer le touriste, étale ses maisons hautes en pierres de taille, déroule ses ruelles, expose sa cathédrale, son ancienne Collégiale des jésuites et ses remparts bien sûr.

Mais depuis qu'on lui a enlevé le siège de l'évêché, depuis que les militaires sont (presque) tous partis, qui peut mieux défendre la cause de Langres que sa vedette locale d'envergure internationale, Denis Diderot ? Celui grâce à qui Langres passe à la télévision, celui pour lequel les plus hautes et plus diverses personnalités se déplacent (exemple : le président du Conseil régional), celui qui a donné son nom aux endroits stratégiques de la ville. Langres est la capitale Diderot et les Langrois fermement décidés à l'utiliser pour plaider, devant tous, la cause de leur cité. C'est une vengeance sur le temps qui a effacé Langres de la mémoire de la plupart des Français, c'est une reconquête de l'importance qui devrait lui revenir de droit.

Bien. Mais qui est donc Diderot ? Quand les élèves du lycée... Diderot ont posé la question dans les rues de Langres, les réponses sont restées étonnantes : « *Je ne sais pas, je ne suis pas d'ici* », ou vagues :

« *Oui, je connais Diderot* — Qu'est-ce qu'il représente pour vous ? — *L'Encyclopédie*. — Qu'est-ce que vous en pensez ? — *A l'école il était ennuyeux* », ou partiales : « *C'est un grand philosophe, né à Langres*. — Et vous en pensez ? — *Du bien, parce qu'il est Langrois* ». Il s'est avéré que celle qui connaissait le mieux Diderot était... une Péruvienne, qui avait étudié la vedette champenoise à l'école, au Pérou. Manifestement, les Langrois ont oublié les débats qui ont divisé leur ville en deux au siècle dernier, quand il fut question d'ériger une statue au héros local. Il était inconcevable pour certains, à l'époque, qu'on puisse élever un temple à l'athéisme en plein centre de Langres, ville d'évêque. Aujourd'hui, tout le monde se l'approprie. Mais on ne sait plus très bien qui il est...

Mieux connaître Diderot et mieux le faire connaître. C'est donc le but qu'ont poursuivi les professeurs du lycée, quand, profitant de la commémoration du bicentenaire de la mort de l'écrivain, ils ont décidé de réaliser un P.A.E. (projet d'action éducative) sur ce thème. Parler « des » professeurs est peut-être un abus de langage. C'est essentiellement autour de la volonté obstinée d'un seul, professeur de lettres, que s'est réunie une équipe d'enseignants et d'élèves qui, en près de deux ans, ont réalisé une vidéo-cassette de quarante-cinq minutes en forme d'enquête sur « un Langrois au-dessus de tout soupçon ».

Le prétexte en est une enquête policière ; les acteurs, des enseignants (professeurs de lettres, de philosophie, d'histoire et de mathé-

matiques, plus un documentaliste animateur du club théâtre du lycée) exposant avec une rigueur à toute épreuve les grands traits de l'œuvre de Diderot, des élèves jouant des saynettes de et sur Diderot, et des spécialistes « interviewés » pour les besoins de l'enquête ; le décor enfin : des gravures de la ville, des tableaux d'époque, des planches de l'**Encyclopédie**, les rues et le musée de Langres, le château de Vincennes où Diderot fut enfermé... et la salle de C.D.I. du lycée. L'objectif dépasse la commémoration du bicentenaire. Pour Jean-Pierre Desenne, le concepteur du projet, il s'agissait de « *présenter la vie et l'œuvre de Diderot, en insistant sur certains aspects et avec un contenu pédagogique susceptible d'être réutilisé les années suivantes* ». Terminée, la vidéo-cassette est en effet un fil conducteur dans la pensée et la production de Diderot, un travail à multiples facettes parfois ardu, toujours dense, qui essaie de décortiquer, avec le plus de justesse possible, le personnage dans sa polyvalence et dans son époque.

Les cinq volets du film (le portrait — l'emprisonnement à Vincennes — l'**Encyclopédie** — regards sur l'œuvre — la pensée politique de Diderot et la Révolution) s'intéressent autant au milieu social qu'au contenu de l'œuvre. Les exposés des professeurs alternent avec les scènes des élèves — dans un but didactique évident, sans concession à l'approximatif, avec seulement quelques clins d'œil à l'humour. Rien n'a été laissé au hasard par Jean-Pierre Desenne, principal auteur du scénario, qui, du biologiste au musicien, en passant par le pamphlétaire religieux et le philosophe, recompose aussi minutieu-

sement que possible le personnage de Diderot. Le chef d'orchestre du P.A.E. sait d'ailleurs que cette vidéo-cassette n'est pas faite pour être regardée comme un film non-stop de quarante-cinq minutes. Il imagine plutôt la formule feuilleton, en fonction des intérêts du cours, avec intervention et développement du professeur chaque fois qu'il est nécessaire.

Voilà pour le fond. Quant à la forme, c'est elle qui a sans doute donné le plus de fil à retordre aux huit enseignants et cinquante élèves qui ont participé au projet. Une chose est de choisir de réaliser une vidéo-cassette pour concrétiser un travail de longue haleine. Une autre est de prendre conscience de tous les impératifs et de toutes les exigences de l'audiovisuel. C'est là qu'est entré en scène Jean-Pierre Chauchot, responsable du service audiovisuel du C.D.D.P. de Chaumont, qui n'a eu de cesse de faire comprendre aux enseignants qu'un montage audiovisuel, ce n'est pas un cours, pas même un cours illustré. Pour leur part, les enseignants et les élèves ont pris contact avec les lois de la technique, ils se sont frottés aux contraintes du tournage, aux séquences à refaire, aux plans ratés, à la difficulté d'être clairs et brefs, à la nécessité d'affronter la caméra. Il leur a fallu se trouver une nouvelle patience, accepter l'attente, accepter de refaire une scène. Jean-Pierre Desenne et Jean-Pierre Chauchot ont dû confronter les exigences du pédagogue et celles du technicien. Le premier rêvait d'une cassette d'une heure trente, le second s'en tenait à vingt minutes. Le compromis final — quarante-cinq minutes — illustre donc les négociations des uns

et des autres. Mais à tous ce film a coûté des dizaines d'heures de tournage, d'autres dizaines d'heures de préparation, prises sur les temps de loisirs des profs comme des élèves. Les soirées, les mercredis, les samedis ont été largement consacrés au philosophe du XVIII^e (1). Parents et Langrois ont été sollicités : qui pour un costume, qui pour son salon d'antiquaire. L'enquête sur ce Langrois au-dessus de tout soupçon aura servi à renforcer la légitimité de cette célébrité locale. Le travail du lycée Diderot s'est attiré un capital de sympathie à la mesure de celle qu'on éprouve pour l'écrivain...

Le montage de la cassette vient juste d'être achevé. Il a été présenté à tous ceux qui y ont participé, puis au public. Les acteurs sont contents. Les profs, parce que ce travail de longue haleine touche à sa fin. Ils en sont soulagés, mais satisfaits. Satisfaits d'avoir surmonté toutes les difficultés, satisfaits d'obtenir un produit cohérent et reconnu, satisfaits d'avoir bravé cette insaisissable interdisciplinarité pour atteindre leur but, satisfaits d'avoir provoqué à Langres un courant attentif à leur travail. Ils ne veulent pas entendre parler vidéo-cassette et P.A.E. pendant un an mais plus tard, pourquoi pas Rimbaud ? (« *A moins qu'on ne le laisse à Charleville ?* »). Ou alors un autre...

Quant aux élèves, ils ont écouté sans broncher l'un des cours peut-être les plus intenses de leur scola-

rité. Ceux qui ne sont pas reconnus dans l'une des saynettes (pour la plupart remarquablement bien jouées, d'ailleurs) ont retrouvé un personnage littéraire qui a pour eux, maintenant, un petit air familial. Langrois ou non, ils sauront désormais qui est Diderot. Ils peuvent même se permettre quelque sévérité avec lui (« *Je préfère Voltaire ou Rousseau, parce que la monarchie constitutionnelle... y'a mieux !*, dit l'un d'eux). Cependant ils jurent tous que le film, qui est un peu « leur » film, leur a appris beaucoup qu'ils ignoraient, car aucun d'entre eux n'avait de lui une idée globale.

La cassette terminée, le générique apposé, le débat continue : celui qui s'est introduit en catimini dans les classes et entre les professeurs et le dernier en date qu'aura sans doute suscité Diderot. Les enseignants s'interrogent maintenant sur l'importance de l'audiovisuel dans la pédagogie (2), sur la difficile symbiose entre l'image et le verbe. « *Une image vaut mille mots* », dit le proverbe chinois. La cassette du P.A.E. Diderot, qui devrait être promise à une diffusion plus élargie, c'est l'image, avec les mille mots. Les profs en discutent encore...

Nicole Gauthier

(1) Pour ce P.A.E., la Mission d'action culturelle du ministère a versé 5 200 F, mais le budget total est évalué à plus de 10 000 F... et des dizaines d'heures de bénévolat.

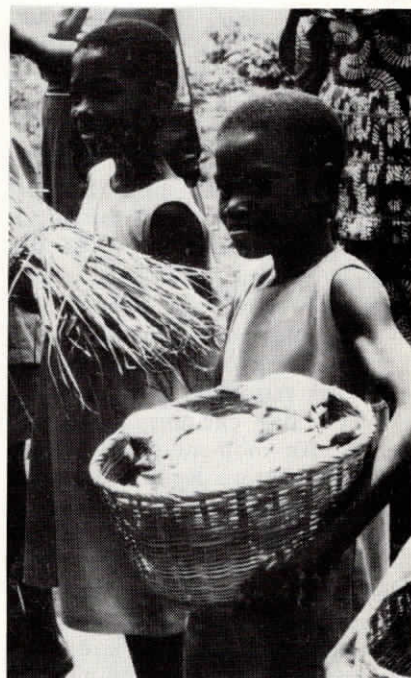
(2) A la suite du P.A.E., quatre professeurs ont suivi un stage de formation à l'audiovisuel.

Dossier présenté et coordonné
par Pierre-Bernard Marquet

le caméléon avance lentement

La haie d'honneur que forment une quarantaine d'enfants béninois de six à douze ans s'ouvre pour laisser passer le visiteur, entre des ananas, des bananes, du maïs, des haricots, des paniers, des claies et des balais. Nous sommes dans une école, l'une de ces « écoles nouvelles » que tente de promouvoir la République populaire du Bénin, qui allie travail manuel et activités intellectuelles. C'est en tout cas ce que vont s'attacher à nous démontrer les élèves, par tous les moyens : en dansant, en chantant, en jouant des sketches... le tout dans un français impeccable alors qu'il se parle dans le pays au moins une vingtaine de langues. Ces enfants vont donc, entre deux hymnes à la révolution béninoise, nous expliquer ce que sont les « unités de production » attachées aux « écoles de base », nées de la réforme de l'enseignement de 1975. Le principe en est simple : faire de chaque école une coopérative scolaire, associer les activités manuelles (de l'artisanat à la culture des sols, en passant par l'élevage) au travail plus traditionnellement scolaire.

« Compter sur ses propres forces », « Produire pour se suffire », ou encore « Nous reculons pour mieux sauter ». Ces slogans, qui étonnent parfois le visiteur occidental, traduisent le choix politique du turbulent Bénin qui, après l'indépendance, a pris ses distances vis-à-vis de la puissance coloniale — la France en l'occurrence. Ils concrétisent aussi la voie que le chef de l'Etat de l'ancien Dahomey (devenu République populaire du Bénin en 1975), le lieutenant-colonel Mathieu Kérékou, choisit-



sait à la fin de 1974 : « *Le socialisme comme visée stratégique et le marxisme-léninisme comme guide philosophique.* »

Au moment de l'indépendance, ce petit pays de 112 600 km², peuplé d'à peine trois millions d'habitants, hérite d'une situation culturelle et intellectuelle un peu privilégiée. N'a-t-on pas dit de lui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, qu'il était le « Quartier Latin de l'Afrique » ? Il faut dire que la scolarisation y a commencé en 1860, sous la houlette des Pères des missions africaines de Lyon. Le Dahomey a essaimé, dans tous les pays de la côte ouest de l'Afrique, une élite d'instituteurs, de commis, de petits fonctionnaires et de commerçants. Au début du siècle déjà, la plupart des cadres administratifs ou privés de l'A.O.F. sont dahoméens.

Mais les aléas de la politique, l'exil de Béninois et la situation économique du pays ont mis fin à ce rayonnement. Le Bénin est, comme tant d'autres pays africains, parmi les plus pauvres du monde. Le produit national brut (P.N.B.) par habitant est de 300 \$ par an (1). 57 % des hommes et 93 % des femmes ne sont pas alphabétisés.

Nous revoilà donc aux problèmes que pose l'enseignement. Les processus de décolonisation ont leurs raisons et l'éducation en est l'un des chemins incontournables. Au moment de l'indépendance, la France lègue à ceux des Béninois qui vont à l'école des structures que nous connaissons bien. Mais pour des raisons tant idéologiques (notamment depuis le coup d'Etat qui mena au pouvoir le lieutenant-colonel Kérékou) que socio-culturelles (ce qu'on appelle-

rait sans doute en France « ouverture de l'école sur la vie », donc la vie béninoise), le gouvernement de la R.P.B. a senti la nécessité de les rénover. En introduisant, timidement, un enseignement maternel dont nous reparlerons. Et en construisant « l'école nouvelle ». Politiquement, il s'agit de « façonner l'homme, le citoyen de type nouveau et la société nouvelle faite de justice » (2). Plus techniquement, il s'agit de trouver un enseignement adapté au milieu de l'enfant — au Bénin il est essentiellement rural et agricole —, et lui donner une vision du développement culturel et économique. Enfin, sur le plan pédagogique, il est impossible de ne pas reconnaître l'écho des débats sur la pédagogie nouvelle, bien connus en France. Le Bénin demande d'ailleurs l'aide de structures françaises : Education nationale, CEMEA, pour la formation de ses formateurs.

Ainsi l'éducation est devenue l'une des priorités du jeune Bénin en quête d'identité. D'après les chiffres « officieux » — hélas difficiles à vérifier —, 36 % du budget global du pays sont consacrés à l'Education nationale. Ils sont répartis entre quatre ministères, car on a pensé initialement qu'une structure éclatée serait plus opérante. Il apparaît en fait qu'elle n'a pas été aussi efficace qu'on l'avait espéré et on songe maintenant à la réunification... Ce qu'il faut retenir, c'est que, là plus qu'ailleurs, le pays se cherche, coincé dans ses difficultés économiques et sociales, paralysé parfois par des contingences politiques, et sortant du traumatisme colonial qu'on a trop souvent tendance à oublier au nord du globe terrestre.

Ainsi donc, quand les enfants béninois chantent la gloire de la Révolution, il faut y voir un peu plus qu'un slogan naïf empreint d'une idéologie étriquée. Ils savent aussi de quoi ils parlent. Ils gèrent leur coopérative scolaire ; ils apprennent à cultiver les produits nécessaires à leur alimentation ; ils élèvent et vendent poulets, dindons, pintades, chèvres et porcs ; ils fournissent des plantes médicinales aux parents, élèves et amis ; ils ont même introduit depuis peu la pisciculture. Pourtant la liste des obstacles rencontrés est aussi longue que celle de leurs réalisations. Laissons ce récit aux élèves de l'école, qui ont financé en 1977 « *par le produit de nos mains, la pose de la toiture en tôles d'un bâtiment de deux classes et un bureau d'un montant de 112 385 francs C.F.A.* » (3). *Malheureusement cette toiture s'est effondrée compte tenu de nos moyens limités et des bois qui ont servi à la charpente.* ». Par ailleurs, le potager manque d'eau, les pigeons sont victimes d'une épidémie, le taux de mortalité des chèvres et des porcs « *sans abri et livrés aux intempéries* » est élevé. L'aide d'organismes internationaux, comme l'UNICEF (Fonds des Nations Unies pour l'enfance) qui fournit du matériel agricole et artisanal, est précieuse mais insuffisante. Et sans parler des salles de classe aux murs nus et garnies de tables austères où les enseignants ne disposent guère de matériel pédagogique. L'école nouvelle en marche vit bien au rythme défini par cet autre slogan « révolutionnaire » du leader béninois : « *Le caméléon avance lentement.* »

Pourtant, cette école, située à Gbodjé, en pleine brousse afri-



caine, est une « école de rêve », explique le directeur des Etudes et de la Planification au ministère des Enseignements maternel et de base (4), Boukari Moumouni. Là s'est réalisée la périlleuse alliance entre travail manuel et études puisque le taux de réussite aux examens scolaires oscille entre 65 et 80 %, selon les années.

Une des grosses difficultés de l'enseignement béninois, pour ne pas dire la plus grosse, c'est le taux de scolarisation qui reste encore trop faible : 53 % des jeunes Béninois de six à quatorze ans sont scolarisés, 73 % dans la province de la plus grosse ville du pays, Cotonou, mais 29 % dans la région Nord. Principale raison : les parents ont besoin de leurs enfants, pour les travaux agricoles, pour aller chercher de l'eau, voire pour faire de la contrebande dans les régions frontalières du Nigeria. Un enfant à l'école prive ses parents de ressources humaines. Alors... Un autre motif de désaffection de l'école tient dans la situation de la femme. Les filles sont mariées jeunes, explique Boukari Moumouni « et les maris n'aiment pas les laisser partir à l'école : quand elles deviennent intellectuelles, elles remettent tout en cause ». Il faudrait aussi parler des trop grandes distances en milieu rural, du nomadisme... Bref, l'obligation scolaire n'est que théorique : « Car il faut la gratuité avant l'obligation,

continue le directeur des Etudes et de la Planification. *C'est dans nos principes mais nous n'arrivons pas à subvenir aux besoins d'éducation de tous.* » Et quand bien même il y a école, elle n'est pas pour autant forcément « nouvelle », avec une « unité de production » et une « coopérative scolaire ».

Les efforts pour développer l'enseignement maternel sont timides. Cinq mille enfants seulement (2 % de la classe d'âge concernée) fréquentent les 128 CESE (Centre d'éveil et de stimulation de l'enfant) du Bénin. Locaux en dur ou en bambous, sols de béton ou en terre battue, en milieu rural comme en milieu urbain, partout la bonne volonté se heurte aux mêmes difficultés : manque de moyens, manque de matériel. D'autant que, prudent, le ministère n'ouvre des classes qu'après avoir formé les éducateurs. Actuellement seul un centre, dans la capitale, remplit cette fonction. Là aussi, « le caméléon avance lentement ».

Pourtant, ne seraient-ce les locaux, la peau noire des enfants, le manque de matériel et d'eau, un instituteur d'école maternelle français ne serait nullement perdu dans les CESE béninois. D'un œil professionnel, il reconnaîtrait instantanément le coin-cuisine, le coin-poupée, le coin-lecture, les notes à l'usage des parents et des visiteurs. L'inspiration pédagogique est manifeste. Avec quelques améliora-

tions : pour combler le fameux « creux de onze heures » bien connu des maîtres de France qui voient les enfants piquer du nez au milieu de la matinée, on leur donne un petit déjeuner, vers 10 h 30, composé de riz, de galettes et de sauce. Avec quelques adaptations :



les enfants sortent dans la cour deux par deux pour se laver les mains dans un seau, — l'équipement sanitaire est limité : « Vingt-trois latrines ont été dénombrées pour cent vingt-huit centres, note un document du ministère (5), soit une latrine pour six CESE. » Avec quelques surprises : « La cigale et la fourmi » chanté et mimé dans l'une des langues du pays — l'enseignement au CESE est toujours

35 hebdomadaires
8 magazines
3 index

en langue maternelle. Avec d'étonnantes similitudes : « *Il est difficile de faire venir les parents en maternelle, raconte une institutrice. Ils ne comprennent pas que les enfants jouent à l'école. Il faut leur expliquer que le jeu fait partie du développement de l'enfant.* » Et avec quelques sujets d'inquiétude : si notre instituteur de maternelle retrouve, par classe, un nombre d'enfants équivalant à celui qu'il peut avoir en France, son collègue du primaire en aura au moins une vingtaine en plus. Rares sont les classes où moins de quarante élèves sont inscrits...

Encore hésitant, le système scolaire béninois trébuche devant une multitude d'obstacles. Etrange mélange d'idéal révolutionnaire, de propagande, de pédagogie nouvelle et de réalités intangibles, il n'a pas la tâche facile. Disons qu'au moins, avec ses hésitations, ses certitudes, ou même ses contradictions, la République du Bénin a tenté un pari : alphabétiser les enfants. Ce qui, dans un pays en voie de développement, est une gageure à nulle autre comparable, de par son ambition et ses enjeux : « *Le caméléon avance lentement.* »

Nicole Gauthier

(1) A titre de comparaison, le P.N.B. par habitant est de 750 \$ en Afrique occidentale, de 11 730 \$ en France et de 2 620 \$ dans l'ensemble du monde.

(2) **Programme national d'édification de l'école nouvelle - R.P.B.** (ministères de l'Éducation nationale, Institut national de formation et recherche en éducation, Porto Novo, 1983).

(3) 2 240 FF.

(4) Ministère chargé des classes maternelles et de l'enseignement obligatoire.

(5) **Statistiques scolaires 1982** (ministère des Enseignements maternel et de base — direction des Etudes et de la Planification, B.P. 10, Porto Novo, R.P.B.).

abonnement

NOM
PRENOM
ADRESSE
.....
CODE POSTAL
VILLE
FONCTION
ETABLISSEMENT

désire souscrire un abonnement d'un an à **l'ÉDUCATION**

FRANCE : 200 F

TVA incluse

ETRANGER : 250 F

Règlement joint à mon abonnement. Par chèque bancaire à l'ordre de **l'éducation** ou par virement postal (CCP 31 680.34 F La Source).

Facture à adresser à :

NOM
ADRESSE

l'éducation : 2, rue Chauveau-Lagarde, 75008 Paris



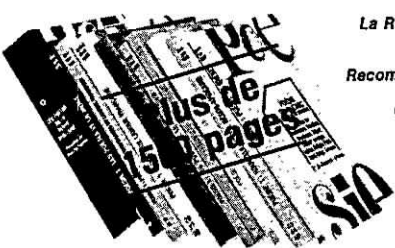
© Le Nouvel Observateur

10 numéros exceptionnels de la revue **Poesie** pour **95** seulement * Prix normal : 287 F

Boum sur la poésie... Oui, vous pouvez recevoir pour le prix spécial de 95 F (+ 22 F de frais d'envoi), au lieu de 287 F, ces dix numéros exceptionnels de POÉSIE 1 :

- La nouvelle poésie française, présentée par J.F. Bourbon.
- L'enfant la poésie, présenté par Georges Jean, C. Da Silva, J.H. Malineau.
- Poésie du Québec, présentée par J. Rancourt.
- La nouvelle poésie négro-africaine, présentée par M. Rombaut.
- La nouvelle poésie française, présentée par G. Pudlowski.
- Les poètes de la revue Fontaine sous la résistance, présentés par M.P. Fouchet.
- Les poètes et la mort, présentés par L. Bourgeois.
- Poètes contemporains de langue française, présentés par A. Doms et A. Miguel.
- Les poètes et le printemps, présentés par la rédaction de Poésie 1.
- Huit grandes voix de la poésie de langue française, présentées par J. Breton.

... Plus de 1 500 pages de poésie ! Et, bien sûr, il s'agit d'exemplaires absolument neufs de la Revue.



La Revue de poche de la poésie.
Bimestrielle.
Numéro simple : 128 pages.
Recommandée par la Commission des livres et publications du Ministère de l'Éducation.

Éditions Saint-Germain-des-Prés
110, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Pourquoi cette offre spéciale ?

Tout simplement pour vous faire profiter, à des conditions très avantageuses, d'une véritable anthologie de la poésie d'aujourd'hui. Soit une sélection des meilleurs poètes contemporains d'expression française. Des poètes comme Aragon, Bija, J. Breton, Char, Jouve, Mauriac, Miron, Neveu, Orizat, Riva, Rode...

Chaque numéro de POÉSIE 1 réunit un portrait-photo et une bibliographie des poètes cités. Et aussi une importante information poétique, avec critiques et chroniques, présentées par les plus grands noms de la poésie.

POÉSIE 1 : plus de 15 ans au service des poètes et de la poésie

Depuis sa création, la Revue POÉSIE 1 s'est uniquement consacrée à cette forme d'expression si universelle qu'est la poésie, s'attachant en particulier à faire connaître les auteurs contemporains. Et cela depuis plus de 15 ans ! Une réussite attestée par des milliers de lecteurs en France et à l'étranger : enseignants, étudiants et amateurs de poésie... ainsi que par les nombreuses félicitations reçues de la critique littéraire.

Demandez vite vos 10 numéros exceptionnels pour 95 F seulement. Renvoyez le bon ci-dessous dès aujourd'hui.

en plus un précieux **CADEAU-SURPRISE** si vous répondez dans les 8 jours

BON DE COMMANDE

OUI, envoyez-moi les 10 numéros exceptionnels de la Revue Poésie 1 cités ci-dessus — soit plus de 1.500 pages — pour le prix spécial de 95 F (+ 22 F de frais d'envoi), au lieu de 287 F, prix normal.

Je joins mon paiement à l'ordre de la Librairie Saint-Germain-des-Prés par :

chèque bancaire chèque postal 3 volets

Date _____ Signature obligatoire _____

à renvoyer à : Librairie Saint-Germain-des-Prés
110, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Ecrire en majuscules. Merci.

Nom _____ Prénom _____

N° _____ Rue _____

Code Postal _____ Ville _____

Envoyez-moi aussi mon cadeau-surprise.

Enseignants, Éducateurs,

vous cherchez

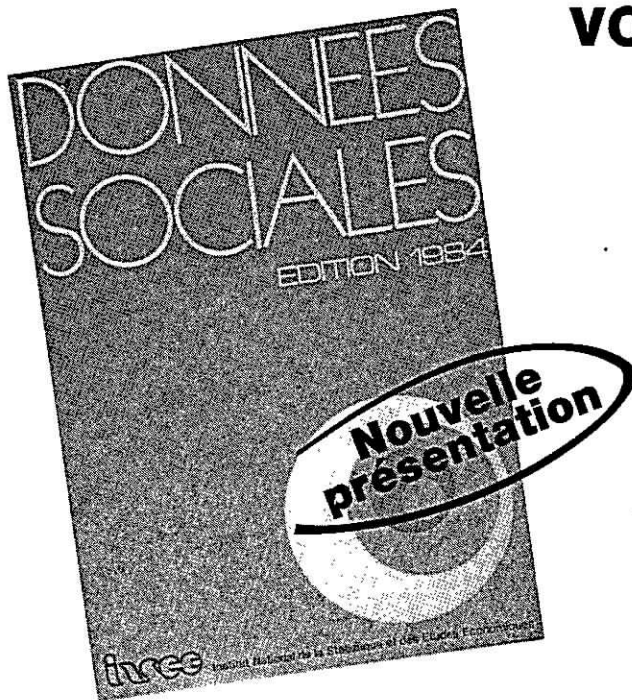
une donnée précise,
une explication, une hypothèse de travail
dans un domaine économique ou social...

vous trouverez dans

**DONNEES
SOCIALES**

édition 1984

toute l'information
statistique disponible
sur la population, la famille,
l'enseignement, l'emploi,
la santé, la culture...



Manuel pédagogique, outil de travail,

DONNÉES SOCIALES vous apportera, par ses nombreuses informations, les données essentielles sur la réalité sociale en France

Volume broché - format 21 x 29,7 - 592 pages - 160 F

En vente dans les observations économiques régionaux de l'INSEE et chez les libraires spécialisés.

Bon de commande

à retourner à l'observatoire économique de Paris, Tour Gamma A, 195, rue de Bercy, 75582 Paris Cedex 12, ou à l'observatoire économique de votre région.

Veillez m'adresser exemplaire(s) de **DONNÉES-SOCIALES** - édition 1984, volume broché, 21 x 29,7, 592 pages, 160 F

Nom ou raison sociale :

Adresse :

Ci-joint, en règlement, la somme de F,

mandat chèque bancaire chèque postal à l'ordre de l'INSEE



institut national de la-statistique et des études économiques